

DÉTECTIVE

Charlatan du mystère



Qui soupçonnerait que la crédulité de nombreux paysans poitevins, sur qui pèsent les affres d'une nature sévère, puisse aller jusqu'à en faire la proie de « guérisseurs » et de « sorciers »!

(Lire, pages 12 et 13, l'enquête révélatrice de notre envoyé spécial Étienne Hervier.)

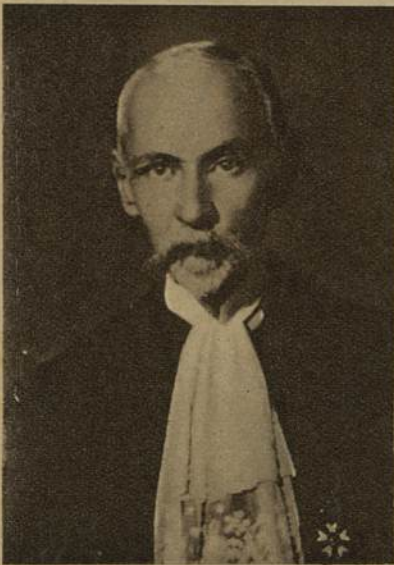
AU SOMMAIRE { Destins brisés, par A. Conil. — Démons et déments, par Louis Roubaud. — Le tombeau des rêves, par M. L. — Le mauvais serviteur, DE CE NUMÉRO { par L. Palauqui. — L'impossible rachat, par Jean Scherb. — Le bouton de nacre, par Georges Strem. — Le « grilling », par Henry Musnik.

LA SUPPRESSION DU BAGNE

PRÈS une année de travaux silencieux, la Commission chargée de refondre le Code pénal français, que préside le savant magistrat qu'est M. Paul Matter, procureur général près la Cour de cassation, est parvenue à poser un ensemble de conclusions, aboutissement logique des études qu'elle a entreprises.

La science du droit, l'expérience de la vie judiciaire, certifiée par la qualité des membres de la commission, et aussi l'esprit d'humaine équité, élément important pour une œuvre de cette envergure — la présence de M^r Henri Céraud en donne la garantie — n'ont pas manqué dans cette réunion d'hommes uniquement préoccupés de la réforme que souhaitent tous les gens de bien.

Observateur attentif du travail qui, discrètement, s'élaborait au ministère de la Justice, *Détective* doit examiner l'état actuel des projets qui vont être



Le procureur général Matter.

soumis au Parlement ; il a la joie de voir triompher une des idées qu'il n'a cessé de défendre : la suppression du bagne, contre lequel le plus redoutable et le plus récent réquisitoire a été dressé par son directeur, Marius Larique, dans les *Hommes punis*.

La commission de la Chancellerie, maintenant les mots « travaux forcés », propose que cette peine soit totalement modifiée. L'innovation la plus intéressante consiste dans le pouvoir qu'aurait la Cour d'assises (les jurés et la Cour) de décider des modalités d'exécution. Il y aura des « maisons de travaux forcés », comme il y a des maisons centrales, soit en France, soit dans les colonies, et non plus seulement à la Guyane, mais dans divers établissements de nos possessions d'outre-mer.

Donc, la Cour d'assises permettrait à certains condamnés de rester en France, pour y subir le châtiement qui correspond à leur crime ; pour d'autres, au contraire, elle les éloignerait...

Le régime du bagne, cet immonde pourrissoir, est définitivement condamné ; on peut dire qu'il a vécu. Il aura bien, comme tous les agonisants, des soubresauts de vie qui seront la dernière résistance aux coups des honnêtes gens qui l'ont combattu avec courage, mais il est bien condamné.

Résultats économiques nuls ; on est allé de déception en déception ; la Guyane, qui possède des richesses naturelles de premier ordre, végète ; l'apport des forçats n'a été qu'une cause de difficultés et de soucis. Résultats moraux : plus décevants encore ; terrifiants. Les hommes sont morts, plus ou moins lentement, alors qu'on leur avait laissé le droit de vivre ; d'autres se sont moqués de la peine et, par leurs évasions, ont élucidé le châtiement ; d'autres — et c'est le plus grand nombre —, alors que certains étaient moralement propres, ont sombré...

L'amendement des forçats ? Mythe ridicule, qui ne hante plus que le cerveau de quelques rares visionnaires !

Telle est la première étape parcourue par les membres de la Commission de réforme du Code pénal : il leur reste encore beaucoup à faire. Félicitons-nous de leurs premières conclusions.



Les malfaiteurs anglais n'aiment pas être en prison quand tous se préparent aux joies de Noël.

Trêve de Noël

Il y a, chez les criminels d'Angleterre, une vieille tradition selon laquelle il faut faire tout son possible pour ne pas être en prison le jour de Noël.

Et, d'un commun accord, la police ferme les yeux...

Bill West, un habile voleur et vieil habitué de Dartmoor, avait été relâché à l'époque des fêtes de Noël. Il en profita pour s'introduire dans un magasin et pour voler une bicyclette d'enfant.

Un policeman le surprit en flagrant délit de vol. Il l'arrêta, mais, hésitant à lui passer les menottes, se contenta de lui demander :

— Que fais-tu là avec cette bicyclette ?

— C'est pour mon gosse ; il l'a demandée au Père Noël...

Le policeman réfléchit, considéra l'homme et la bicyclette. Puis, brusquement, il tira de sa poche un portefeuille bien garni

— Tiens, achète-là, sa bicyclette ; mais arrange-toi pour ne plus voler.

Le nouveau pauvre

M. de Guise-Hite, dernière victime de Serge de Lenz, est parti pour l'A-



Le duc de Guise-Hite.

mérique, où il va essayer de refaire sa fortune écroulée. Car, vraiment, il en est là. Il est exact que le brillant récidiviste lui a volé 500.000 francs de titres, une grosse somme d'argent liquide et la plus grande partie de ses bijoux. Aussi, le défenseur du gentleman-cambrioleur, à bout de ressources, a songé à demander l'examen mental de son client.

Les choses paraissent devoir trainer et, à condition qu'il ne s'évade pas, peut-être ces moyens dilatoires seront-ils les meilleurs pour protéger désormais l'épargne franco-américaine !

Chinoiserie

Il vient d'en arriver une bien bonne — si l'on peut dire — au greffier de la Cour d'assises de l'Hérault. Cet honorable fonctionnaire avait eu l'imprudence de rédiger à l'avance, dactylographiquement, les formules habituelles du procès-verbal des débats et il avait laissé des espaces en blanc pour insérer les mentions essentielles qui résulteraient de l'audience.

Or, ce malheureux avait, ce faisant, commis un épouvantable vice de forme ! Et tout le procès du meurtrier Harribat, condamné à dix ans de réclusion par le jury de Montpellier, s'est trouvé du coup annulé. Il va falloir réunir douze autres citoyens, mais cette fois à Carcassonne, mobiliser des forces de police, déplacer des magistrats, des témoins. Cette bagatelle coûtera quelques milliers de francs. Et tout cela pour une chinoiserie !

Deux femmes seront exécutées

Mrs Winnis Ruth Judd, surnommée la « meurtrière aux malles sanglantes », vient d'apprendre le rejet de son pourvoi.

Condamnée à mort pour le meurtre de ses deux amies, Miss Leroi

et Miss Samuelson, dont les restes furent découverts dans plusieurs malles et valises à la consigne de Los Angeles, Mrs Judd vit son exécution remise de jour en jour.

Son mari, ainsi que des amis influents, ont remué ciel et terre pour obtenir sa grâce ou la révision de son procès, et près d'un an s'est écoulé depuis sa condamnation.

Mais la cour suprême d'Arizona, chargée d'examiner cette affaire, vient de mettre fin à ces innombrables démarches, et les espoirs de Mrs Judd se sont évanouis.

Si aucun fait nouveau n'intervient, la « meurtrière aux malles sanglantes » sera pendue le 17 février 1933.

D'autre part, le Tribunal de Columbia a condamné à la chaise électrique une toute jeune femme, Mrs Snipes, qui a tué, à coups de revolver, un agent de la prohibition. L'opinion publique s'est vivement émue de cette condamnation, car Mrs Snipes est enceinte et ses couches, qui auront lieu dans la prison, précéderont de peu son exécution fixée au 7 avril.

Cette décision a déchainé la violente indignation des habitants de Columbia, et une pétition sera signée pour sauver la jeune femme.



Ruth Judd, condamnée à mort.

VOILA CENT ANS

Pour avoir assassiné le gardien-chef de Clairvaux, Claude Gueux avait été guillotiné en juin 1832. Six mois après, le 24 décembre, un autre prisonnier de Clairvaux, surnommé Petit-Gueux, comparait aux Assises de l'Aube. Ce détenu, qu'une monstrueuse passion avait autrefois rapproché de Claude Gueux, avait juré vengeance, sur la tête sanglante de son ancien compagnon. Il tint parole, en massacrant, à son tour, un autre gardien de la prison. Dans le box des prévenus, huit gendarmes maintenaient Petit-Gueux qui, l'écume aux lèvres, menaçait son avocat de lui faire sauter la cervelle et les yeux d'un coup de sabot. Plus heureux que Claude Gueux, Petit-Gueux échappa au châtiement suprême, mais, avant de gagner le bagne, il fut exposé de longues heures sur le pilori de Troyes. La veuve de la victime vint tout exprès de Clairvaux pour lui cracher au visage.



Petit-Gueux fut envoyé au bagne

Le 26 décembre, un élégant acheteur se présenta dans une lingerie de la rue Saint-Louis, au Marais. Il demanda à voir des chemises de nuit pour femme ; les jugeant trop courtes, il pria la lingère de bien vouloir en essayer une, par-dessus ses vêtements, pour qu'il pût mieux juger. La marchande s'exécuta en souriant ; le bel acheteur passa derrière elle pour examiner la longueur de la chemise et fixa adroitement la chemise, avec une épingle, aux robes et aux jupons de la vendeuse. Celle-ci voulut alors retirer la chemise, mais elle soulevait en même temps ses jupes.

— Oh ! monsieur, criait-elle, c'est ignoble, finissez vos plaisanteries ! Le client fit la sourde oreille, et, dans l'espace d'un éclair, il fila avec la caisse et les chemises. La malheureuse lingère se précipita dans la rue à la poursuite du filou, mais, affublée comme elle était, ce fut elle qui se fit arrêter. Sa compréhensible fureur acheva de lui donner les apparences d'une folle ; on la dirigea donc à Bicêtre où elle eut toutes les peines à persuader les médecins de sa triste aventure. On la relâcha avec forces excuses, mais l'adroit voleur était loin.

Quel Don Juan !

L'affaire David, ce faux lieutenant qui pratiquait l'escroquerie au mariage, devient tous les jours un peu plus compliquée. On apprendait récemment que ce séducteur banal était, en réalité, un espion à la solde de l'Italie.

Il a gardé de ses loyaux services un compte en banque. On l'a su ; on se l'est dit. Et de nouvelles plaignantes qui, bien entendu, prétendent toutes être désintéressées, surgissent sans arrêt. Au point qu'on n'arrive plus à distinguer les fausses des vraies. Mais, même en supposant à David des capacités effrayantes, il importe de faire le tri.

Publicité de "Détective"

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

M A R I A N N E

Grand hebdomadaire littéraire illustré

SENSATIONNEL NUMÉRO DE NOËL

6 reportages par les meilleurs reporters ;

4 contes inédits par les meilleurs conteurs ;

1 roman inédit ;

30 dessins inédits par les plus célèbres dessinateurs ;

70 photographies inédites concernant les enfants.

Tous les mercredis
0^{fr} 75

DESTINS BRISÉS



Dans sa chambre où, sur les murs, les portraits de Pasteur et du professeur Roux étaient fixés, on trouva le lit défait.

Toulon

(de notre correspondant particulier).

La chambre était dans un ordre parfait. Les livres alignés sur les rayons, les cahiers de notes posés sur la table de travail disaient la studieuse existence du locataire. Aux murs, point de ces photos de grisettes, point de ces images de sport ou de cinéma, qui décoquèrent nos rêves de jeunesse ; mais un portrait de Pasteur, de Mme Curie, du professeur Roux, et, sous chacun d'eux, écrites à la main, des maximes de ce genre : « Il est doux de travailler au bonheur des autres. »

Tel était, ce soir-là comme les autres, l'aspect de la chambre de Henri Sibieude, étudiant de l'Ecole de Médecine Navale de Toulon. Mais, ce soir-là, le lit, le lit sage-ment bordé et dont les draps pliés en angle attendaient de recevoir le jeune homme, ce soir-là le lit resta vide.

Henri Sibieude ne retourna pas à sa chambre.

On resta d'abord stupéfait.

Le matin encore, on l'avait vu, comme d'habitude, se rendre à l'hôpital Sainte-Anne, où il avait la réputation d'un travailleur acharné, d'un élève discipliné et où il avait acquis l'estime de tous ses camarades. Puis un de ses amis, Jean Ferri, étudiant comme lui, l'avait quitté, vers midi, place de la Liberté.

C'est depuis ce moment que personne ne l'avait plus rencontré, ni sa logeuse, ni le restaurateur, ni ses camarades...

■ ■ ■

Une fugue ?

De toutes les hypothèses, c'est bien celle qu'on avait tout d'abord repoussée. Qui, parmi tous les amis de Henri Sibieude, ne connaissait l'équilibre de caractère de ce grand garçon, dont le père, ancien officier, aujourd'hui rédacteur principal à la Préfecture de Perpignan, offre, lui-même, un si haut exemple de force d'âme. Il avait eu, en effet, la douleur de perdre successivement une fillette de quatre ans qu'il adorait, puis sa femme que le chagrin avait terrassée quelques années après le décès de l'enfant.

Le père s'était raidi contre tant d'infortune et avait reporté sa dernière affection sur ce fils, qu'il chérissait. Un fils pour lequel il rêvait d'un avenir brillant et qu'il n'avait pas hésité — se résignant à une vie solitaire — à envoyer au Lycée de Montpellier parfaire ses études. Puis, quelques années plus tard, Henri Sibieude, pourvu de son P. C. N., était venu à Toulon suivre les cours de l'Ecole de Médecine Navale.

La vie lui ouvrait ainsi toutes grandes ses portes et il était doublement heureux de sa réussite qui comblait ainsi non seulement son amour-propre, mais l'amour tendrement ambitieux de son père.

Qui aurait pu prévoir ainsi qu'on apprendrait un jour la disparition de ce pauvre jeune homme sans qu'il soit possible de découvrir la moindre trace, de fixer la moindre hypothèse ?

■ ■ ■

Suicide ? Accident ? Ou crime ?

M. Bonnefoy, chef de la Sûreté toulonnaise, s'efforça de résoudre tour à tour ces trois questions.

Etudiant assidu, Henri Sibieude n'avait qu'une distraction : le sport, ou, plus exactement, la natation. Il s'y livrait même pendant les jours les plus froids. Aussi est-ce tout d'abord de ce côté qu'on orienta les recherches.

Le malheureux et imprudent jeune homme avait-il succombé à une congestion ? Les abords de la Mitre, près des

Mourillons, qu'il fréquentait régulièrement, furent fouillés de rocher à rocher, d'une crique à l'autre.

Rien. Bien mieux, le caleçon de bain fut découvert dans la chambre du disparu et cette découverte suffit à écarter l'hypothèse de la noyade.

Le crime ? Rien dans sa vie ne pouvait a priori permettre d'envisager une hypothèse aussi dramatique.

Le suicide, alors ? On fouilla, autant qu'il fut possible, la vie de Sibieude, avant sa disparition. Et l'on apprit que la veille, précisément, il avait changé de restaurant. Décision qui pourrait permettre de croire au suicide, si l'enquête n'avait établi, ensuite, qu'après avoir donné ce congé, le jeune homme avait aussi arrêté les conditions d'une autre pension où il devait, dès le lendemain, prendre son premier repas.

Rien de ces dispositions nouvelles prises le dimanche soir ne paraissait avoir été modifié lorsque, le lundi vers midi, Henri Sibieude quittait, place de la Liberté, son camarade Jean Ferri.

C'est depuis ce moment, je l'ai dit, que nul ne l'a revu — ni le restaurateur — où

il n'alla pas prendre son premier repas, ni son amie.

Car Sibieude avait une amie. Que ce grand garçon sérieux et studieux ait eu une liaison secrète, cela ne parut guère surprenant aux enquêteurs, mais leur étonnement ne fut pas mince lorsqu'ils apprirent que cette amie n'était autre qu'une pensionnaire du « Petit Carreau », une des maisons du quartier réservé du Chapeau Rouge, une assez belle fille, en vérité, près de laquelle Henri Sibieude allait passer quelques-unes de ses heures de loisir.

Il y alla dimanche et promit à « Lisa » de revenir le lendemain. Le lendemain, il disparaissait.

Peut-il y avoir un lien quelconque entre cet amour caché et l'étrange disparition de l'étudiant ? Il n'y paraît guère. Et la plus terrible des angoisses — celle qui se nourrit de toutes les suppositions — étreint le malheureux père.

Qu'a fait son fils ou qu'a-t-on fait de lui ?

Depuis une semaine, prévenu par la Préfecture maritime, l'infortuné père suit, pas à pas, les recherches de l'inspecteur Raut, chargé de l'enquête. Sauf « Lisa » — la jolie fille du quartier réservé — qui constituait pour ainsi dire le coin secret de la vie du jeune homme, rien, dans son existence fouillée de fond en comble, n'a pu fournir le moindre indice.

Le dimanche après-midi, quelques heures par conséquent avant son étrange disparition, Henri Sibieude écrivait à son père une lettre pleine d'affection et où débordait à chaque ligne sa joie de vivre.

Il se faisait d'avance un plaisir d'évoquer la douceur des prochaines vacances de Noël, qu'il comptait aller passer à Perpignan, auprès de son père.

Il rappelait aussi d'autres Noël, plus joyeux, certes, alors que la mort n'était pas venue, par deux fois, attrister le foyer paternel. Mais Henri Sibieude était courageux et reconfortait son père. Pourquoi fallait-il que, le lendemain, ce fût à son tour de creuser par sa disparition la détresse de celui qui l'aimait tant ? Quel acharnement dans l'infortune !

■ ■ ■

Suicide ? Crime ? Accident ? Amnésie ? Saura-t-on jamais l'angoissante vérité ?

Désespéré, le cœur déchiré, le regard vidé, le père est retourné à son fauteuil de la Préfecture : chaque pas qu'il entend dans les couloirs, chaque sonnerie doivent être pour lui autant de coups frappés à son cœur qui souffre mais qui espère encore.

Serait-ce lui ? Viendrait-on lui parler de lui ?

On eut la surprise de découvrir que le disparu avait une amie parmi les pensionnaires du « Petit Carreau ».



Le père de Sibieude suivit avec angoisse l'enquête de l'inspecteur Raut (de face).



Le jeune étudiant de l'Ecole Navale de Médecine de Toulon suivait régulièrement ses cours à l'Hôpital Maritime de Sainte-Anne (ci-dessous)



Mais les jours passent, les recherches demeurent infructueuses et chaque illusion d'un moment, chaque espoir, aussitôt évanescent, font place à la plus amère, à la plus atroce des douleurs que puissent créer le doute et engendrer le désespoir.

Dans sa détresse, dans son effondrement, le père appelle une consolation : celle de savoir au moins ce qui est advenu de son fils.

Est-il seulement quelqu'un qui pourrait le lui rendre ?

Et c'est ici que se place la dernière possibilité, la dernière hypothèse à laquelle s'accrochent encore les autorités maritimes et la police.

Henri Sibieude aurait-il été assassiné ?

Pourquoi l'aurait-il été ?

Par qui ?

Son lit normalement défait, un ordre parfait dans ses affaires et sur sa table de travail établissent nettement que rien ne s'est passé dans sa chambre qui sorte du cadre de la vie courante du disparu.

Le drame, si drame il y a, n'aurait pu se dérouler qu'entre 12 heures, heure à laquelle il quitta, pour aller déjeuner, son ami Jean Ferri, et 14 h. 30, heure à laquelle il aurait dû regagner son cours à l'hôpital Sainte-Anne.

Dès après 12 heures, on ne le vit plus, même pas au restaurant.

C'est là le point de départ de l'affreux mystère qui enveloppe la tragique disparition du jeune docteur.

Et le mystère risque de demeurer longtemps impénétré, toujours peut-être, à moins que, sur quelque coin désert de la côte méditerranéenne ou à l'orée d'un bois, soit découvert, un jour, le cadavre du malheureux Sibieude.

A moins, aussi, que, cheminant sans but, un corps que la raison aurait brutalement abandonné, épuisé de fatigue et de faim, ne s'écroule au bord d'une route poussiéreuse et, lentement, s'y éteigne.

Et c'est ainsi que naît la dernière hypothèse de l'effroyable amnésie, des ténèbres qu'étendent parfois certains excès cachés, certains drames des « nuits de rêves ».

A l'insu de ses camarades, le jeune étudiant avait-il un goût caché, irrésistible, dont la satisfaction aurait causé sa perte ? Il est difficile d'y croire tant son existence d'étudiant était droite et son assiduité au travail reconnue de tous. Mais la stupeur dans laquelle cette pénible affaire a plongé les esprits finit par autoriser toutes les hypothèses — même les plus étranges — celles qui montrent les destinées les plus solides soudain brisées par une irréparable cassure.

A. CONIL.



Henri Sibieude, de caractère réfléchi, et réputé comme un travailleur assidu, n'avait guère qu'une vraie passion : le sport, et particulièrement la natation.

DÉMONS

ET

DÉMENTIS

GRAND REPORTAGE DE LOUIS ROUBAUD

III (1)

ELUI-LA s'appelle lui-même « Maître Globe », mais Plantier lui a trouvé, dans l'actualité mondaine, un autre sobriquet : « Master Univers ».

C'est un homme de cinquante ans, solide, musclé, un peu court de taille, correct dans son uniforme... Il ne voulut pas se prêter à une conversation rapide, improvisée, dans cette cour, devant ces gens... Mais, si nous avions une heure à lui consacrer, au bureau du médecin, par exemple, il ne nous refuserait aucun renseignement.

D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne peux me déshabiller en plein air, ni en public.

Nous nous installâmes dans une petite pièce blanche sobrement meublée d'une table, de quelques chaises et d'un lit. Master Univers s'excusa de ne pas accepter la cigarette que je lui offrais et sortit de sa poche un paquet bleu :

— Je ne fume que du caporal.

— Puisque notre ami veut bien y consentir, dit M. Courtois, nous allons d'abord lui faire subir un interrogatoire d'identité.

Maître Globe lança deux bouffées de fumée, croisa les jambes et se pencha vers moi :

— Mon identité raisonnable vous importe peu, je suppose. Elle est dans un de ces papiers, que le docteur tient sous son bras : Smith Jean-Paul, né le 21 août 1880, de Jean-François et de Marie-Odile Vitu, Français malgré la consonnance de son nom. Vous pensez bien que ce n'est pas une identité aussi normale qui m'a fait admettre, il y a vingt-neuf ans et huit jours aujourd'hui, par l'un des prédécesseurs de M. le docteur Courtois, dans un asile d'aliénés.

« Ma véritable identité n'est pas aussi simple, et, lorsqu'on m'a conduit à Sainte-Anne, je ne l'avais pas encore trouvée. J'ai continué à la rechercher patiemment à Ville-Evrard, à Saint-Maurice, enfin à Perray-Vaucluse. Hormis quelques éléments qui me

manquent encore, et des modifications peu importantes susceptibles de se produire au jour le jour, ma personnalité est maintenant complètement découverte.

« Il m'a fallu procéder avec méthode, et lorsque j'ai adressé ma première lettre à la reine d'Angleterre, en 1903, il y avait plus d'un an que mes recherches étaient commencées. »

— Cette lettre, intervint M. Courtois, était pour établir vos droits sur certains territoires britanniques ?

— Exactement : le Comté de Londres et l'Irlande. Mais vous anticipez, docteur.

Il se tourna vers moi.

— A moins que j'ennuie Monsieur...

Je protestai :

— Du tout ! Au contraire !... Vous allez m'expliquer la méthode que vous avez suivie dans vos recherches.

— Voici. Pour découvrir ma personnalité je ne pouvais porter mes investigations que sur moi-même. C'est assez logique. Il fallait aller du connu à l'inconnu, du visible à l'invisible. Ce que l'on aperçoit le mieux de soi-même, et qui est tout d'abord apparent, c'est son propre corps, sa forme, sa couleur, ses dimensions, ses traits, ses « signes particuliers », comme on dit à l'Identité Judiciaire. S'il n'y a pas deux pouces semblables, ainsi que l'a démontré le savant Bertillon, si les lignes d'un seul doigt sont déjà révélatrices d'une individualité, combien d'autres révélations nous réservent la main tout entière, le bras, les autres membres ou parties du corps. Notez que les travaux de Bertillon rejoignent les notions empiriques de la chiromancie. La lecture des lignes de la main est fort ancienne ; elle sera un jour reconnue par la science officielle.

— Vous avez donc étudié vos lignes ?

— Non seulement mes lignes, mais toutes les figurations formées par les plis de la peau, des petits vaisseaux, veines ou capillaires.

M. Smith me tend une loupe.

— Voyez vous-même, au-dessus de ma main droite, ici...

De son index gauche, il désigne l'emplacement que je dois examiner. J'aperçois grossies par le verre, deux lignes se rejoignant aux extrémités en forme de V.

— Il y a un V, dis-je.

— Parfait !... Et que voyez-vous à côté ici ?

— Ce pourrait être un V renversé... Non, un A...

— Et ici ?

— Encore un V, mais à angle presque droit.

— Un V à angle droit, cela s'appelle un L.

— Vous avez raison...

Je finis par déchiffrer, tant bien que mal avec l'aide du professeur, le nom qu'il voulait m'imposer : Valois.

— Voyez, ajouta-t-il, les lettres sont accompagnées de couronnes diverses, de deux croix et de sept perles. Tout être porte sur sa chair, dès sa naissance, son origine et sa destinée. Le docteur Courtois s'est assuré de visu (et vous pouvez vous en assurer vous-même) que ces mêmes lettres, signes et attributs sont reproduits sur mes parties génitales. J'ai pu rechercher à la Bibliothèque Nationale, lorsque j'étais encore en liberté, la signification historique de ce que je découvrais. J'ai poursuivi ces travaux depuis mon internement, avec les moyens du bord, et je remercie M. Courtois de m'avoir procuré quelques travaux qui m'étaient indispensables.

Ainsi M. Smith a-t-il d'abord établi qu'il avait appartenu à la noble famille des Valois. Les couronnes royales et impériales et les perles lui ont enseigné qu'il avait régné à diverses reprises. D'autres recherches sur son corps lui ont peu à peu révélé le domaine de sa souveraineté.

S'étant déshabillé, il nous montre sur son ventre les premières contrées qui lui sont apparues. Pour aider notre expérience et gagner du temps, il colore lui-même au crayon vert, rouge ou bleu les lignes qu'il nous

Nov. étions maintenant dans un coin d'un grand parc ratissé, aux arbres taillés,



Master Univers me pria de regarder son crâne chauve à la loupe pour y découvrir, le long des veines, le graphique des côtes de la mer Noire.

signe, en nous faisant remarquer qu'il ne triche pas. Mes notions géographiques ne me permettent pas de distinguer les contours du Comté de Londres, mais je reconnais l'Irlande assez nettement.

Master Univers me prie de regarder son crâne à peu près chauve et de colorer moi-même, en bleu, les lignes que j'y observe. Je n'ai plus qu'à contrôler sur son atlas et convenir que je viens, sans en être averti, de dessiner le graphique de toutes les côtes de la Mer Noire, de Constantinople à Odessa.

Sur la jambe gauche de M. Smith, je distingue l'Égypte ; l'Asie Mineure sur son mollet droit. Il me montre l'île Bourbon sur son médium gauche et, à l'annulaire, les Hébrides, « peu visibles aujourd'hui à cause des troubles atmosphériques ».

De découverte en découverte, l'héritier des Valois a annexé toutes les régions du globe, même celles qui sont encore inexploitées.

— Ainsi, explique-t-il, la forme et l'ossature de mon nez assez long et busqué, fortement et intimement soudé aux os des pommettes, prouvent deux chaînes de montagnes à grandes différences d'altitude, avec plusieurs volcans (1).

Mais déjà la terre ne lui suffit plus. Il a établi l'existence à sa main droite de deux quartiers de lune correspondant à une brèche lunaire réelle et que l'on peut facilement observer au télescope.

Et, l'espace lui-même ne pouvant le contenir, il remonte dans le temps bien au delà des Valois. Les gens ne meurent qu'en apparence. Nous naissons avec nos noms et prénoms à la main, répétés au sexe et aux pieds...

Master Univers ne peut fixer la date de sa naissance, qui doit remonter à l'époque où le mouton est apparu sur la terre, selon l'indication assez imprécise d'une demi-tête de mouton sur sa fesse gauche.

« Son père devait être une montagne : la « Haute du Globe ». Cette ascendance lui a valu dans ses diverses existences l'accès à de nombreux trônes. La marque P sur une épaule doit se rapporter à Philippe de Macédoine ou à l'un des Pharaons. Les lettres C M sur un sein indiquent à la fois Charles Martel et Charlemagne, qui furent le même homme. C I signifie Chilpéric ou Charles I^{er} ».

— Je n'en suis pas sûr encore, il me faudrait aller au cabinet des Médailles.

Il sourit :
— Mais M. Courtois ne signerait pas l'autorisation !

Une question me brûlait, qui devait opposer ma logique vulgaire à l'étrange logique de notre homme ; je me décidai :

— Comment expliquez-vous que, détenant une pareille puissance, vous soyez sous la dépendance d'un être ordinaire et que l'on vous interdise même une sortie dans Paris ?

La colle que je lui posais devait lui être familière ; il répondit aussitôt :

— Smith doit se plier aux règlements... Sur cette peau, je n'ai pu vous montrer que des signes. Cette peau est prisonnière dans une Maison de Santé ; d'où quelques inconvénients !... Peu de chose en regard des avantages que lui procure cette maison. Cette peau doit être logée, nourrie, vêtue. Elle a des exigences. Elle trouve ici un confort relatif, dont elle s'accommode. Dehors, elle serait sans domicile et sans argent, en état de vagabondage, ou périrait d'inanition. Je n'ai pas intérêt à laisser se décomposer dans un cimetière tous les signes qu'il m'a fallu vingt-neuf ans pour reconnaître et rassembler.

— Pourtant...
Il ne me laissa pas achever.
— Pourtant cela doit arriver un jour ou l'autre, bien entendu. Je souhaite que ce soit le plus tard possible, car le travail d'identification que j'ai pu mener à bonne fin devra être recommencé de bout en bout.

Et le docteur Courtois d'intervenir :
— Trente ans d'étude ne sont rien lorsqu'on a devant soi les siècles et les siècles... dans la vie éternelle !...

— Amen ! conclut Master Univers avec un bon rire.

Maître Globe ne consentit à expliquer son cas que si le médecin voulait bien l'accueillir dans son bureau, une petite pièce blanche sobrement meublée.

Dans le couloir, en sortant du bureau, nous passâmes devant quatre chambres d'isolement aux portes vitrées. Dans l'une d'elles un infirmier se tenait au chevet d'un homme maigre, diaphane, étendu sur le lit. Par une sonde introduite dans une narine, le patient absorbait sa ration de lait. Immobilisé, ligoté, il concentrait toute sa force dans sa mâchoire. Il serrait les dents afin qu'on ne pût lui verser une seule cuiller de liquide entre les lèvres.

Dominant ma répugnance, j'allai m'intéresser à la douloureuse opération lorsqu'un nouvel interlocuteur surgit :

— Monsieur le journaliste, je vous demande d'intercéder pour moi auprès de M. le Docteur. Il m'avait promis de signer ma sortie pour lundi dernier.

— Tiens, Monsieur Morizot ! Je ne suis pas fâché de vous voir ! Vous savez très bien que je l'ai signée, votre sortie !... Je l'ai ici, votre certificat ; il m'a été retourné par la Préfecture. Je n'y peux rien !

M. Morizot pousse une voiture caoutchoutée sur laquelle fument des bassines de cuivre : le déjeuner du quartier. Il rend bien d'autres services. On le met à contribution pour tout, même pour les pannes d'électricité. Pendant la durée de ses internements — car il n'en est pas à son premier — c'est un modèle de douceur, de courage au travail et... de bon sens !

Régulièrement, au bout de quelques semaines d'observation, le médecin constate son parfait équilibre et signe son exeat... Régulièrement, un ou deux mois plus tard, l'homme est cueilli par les agents et conduit à l'Infirmerie Spéciale.

— Peut-être, propose M. Morizot, si le docteur le veut bien, Monsieur pourrait demander ma grâce à la Préfecture ?

— Il ne s'agit pas de grâce, mon brave ! Vous êtes un honnête homme, vous n'êtes pas condamné... Mais laissez-nous ! Je mettrai Monsieur au courant ; nous nous reverrons tout à l'heure.

Résigné, Morizot et sa voiture s'éloignent dans la direction du réfectoire ; le docteur m'introduisit chez le gréviste de la faim. Heureusement, l'opération était terminée. L'homme squelettique ne bougeait pas, ne desserrait pas les lèvres et nous regardait de ses yeux fixes, grands ouverts, sans paraître nous voir. Libéré de ses liens, il tenait maintenant les mains jointes sur sa poitrine.

Depuis le 12 juillet, il s'est refusé à faire un mouvement, sauf aux heures de l'alimentation par la sonde, et il n'a voulu accepter normalement aucune nourriture. On a dû l'étendre sur un lit spécial, en usage au quartier des gâteux, et muni d'un dispositif qui évite aux infirmiers de changer les draps quatre ou cinq fois par jour. Mais ce malade n'est pas gâteux ; il n'est ni muet, ni paralytique, ni protestataire. Tous ses organes sont sains, fonctionnent parfaitement.

Le 11 juillet, au réveil, il a tiré son drap sur sa tête et, lorsqu'on lui a ordonné de s'habiller, il a répondu : « Vous pouvez m'enlever, je vais mourir ! »

A peine transporté dans la chambre d'isolement, il a demandé de quoi écrire. Dès qu'il eut une plume, du papier et de l'encre, il écrivit une lettre adressée à son neveu et à sa nièce, puis il s'étendit sur le lit, les mains jointes. Lorsqu'on vint lui apporter son repas, il pria l'infirmier de lui fermer les yeux. Le lendemain, il se leva pourtant pour écrire une seconde lettre à son neveu. Il n'a prononcé depuis une seule parole ni fait un seul geste.

Le docteur feuilleta un dossier et me tend les deux lettres.

PREMIÈRE LETTRE

« Perray-Vaucluse, 11 juillet 1933... »

« Mon cher Fernand et ma chère nièce,
« Je vous donne mes dernières volontés.

« Tous mes meubles sont à vous, et mes effets et mes chemises.

« Le couvert à café et le verre en cristal qui a ma lettre dessus.

« Les rideaux et le couvre-lit que j'ai achetés quand je travaillais chez Victor, je les avais donnés pour les faire ourler.

« J'ai payé ces six francs. Ce n'est pas la peine que tu les demandes à ma maudite sœur Louise, qui m'a fait enfermer pour se débarrasser de moi.

« Au moment où je t'écris, je crois que je ne passerai pas la journée.

« Le chapeau de soie que j'avais rue de Richelieu (le chapelier qui est au coin de la petite rue qui est du côté de l'Opéra-Comique), je crois qu'il ira à ta tête, je ne m'en suis servi qu'une fois.

« Bien des adieux à tous les camarades, surtout à notre ami Mirabel et à sa femme.

« Je termine ma lettre en te disant adieu et te souhaite tout le bonheur possible.

« Tu es bien le fils de ta mère, car elle savait faire le nécessaire.

« Surtout n'oublie pas la montre de ton grand-père et puis les cadres où sont les portraits.

« Ton oncle qui t'aime,

« FRANÇOIS BELCOUR.

« Au moment où je suis en train de mourir, je vois tomber la pluie ; je suis dans la salle où nous descendons quand on va mourir. Ton oncle qui te dit adieu.

« FRANÇOIS. »

« P.-S. — Je suis mort à huit heures. »

DEUXIÈME LETTRE

« Perray-Vaucluse, 12 juillet 1933... »

« Mon cher neveu, c'est malheureux qu'il soit tombé de la pluie pour mon enterrement, mais c'est bien fait pour ma maudite sœur Louise. Je te souhaite tout le bonheur possible. Ton oncle qui t'aime de tout cœur,

« FRANÇOIS. »

» » »

Nous étions retournés dans la cour du troisième quartier, vide pendant l'heure du repas. Mais Morizot nous guettait ; il avait quitté le réfectoire. Il se posta devant moi, muet, interrogatif. M. Courtois n'avait pas eu le temps de me montrer le dossier.

— Si vous avez fini de déjeuner, Morizot, accompagnez-nous dans le parc, nous causerons de votre affaire.

— Bien, Monsieur le docteur.

L'infirmier-chef ouvrit la porte. Nous étions maintenant dans un admirable jardin fleuri, ratissé, aux arbres taillés en voûte de verdure et nous dominions la plus riante vallée d'Ile-de-France. C'était pour Morizot un avant-goût de la liberté. Il eût dû en manifester plus de contentement.

Au contraire, sitôt sorti du quartier, notre compagnon parut anxieux, baissa la tête comme pour compter ses pas, appréhenda je ne sais quoi. Le docteur voulut le rassurer.

— Mais il n'y a personne ici à cette heure, et ce n'est pas jour de visite.

Nous croisâmes pourtant un interne, quelques pensionnaires balayant les feuilles. Morizot avait repris son assurance.

— Si le docteur signe ma guérison, la Préfecture ne devrait rien avoir à dire !... C'est de l'internement arbitraire.

— C'est la loi, mon brave... Et vous savez bien que la Préfecture a ses raisons.

Puis, sans transition :

— Mais, n'est-ce pas Mme Herber que j'aperçois ?...

Notre cicerone désignait devant le mur du quartier des femmes, à l'autre extrémité du parc, une plantureuse infirmière à galons d'or. Il appela :

— Madame Herber !... Madame Herber !...

Morizot avait pâli soudain. La tête de plus en plus basse, il s'était arrêté, avait hésité en proie à je ne sais quelle lutte... Enfin,

Nous traversâmes la cour du troisième quartier, vide pendant l'heure du repas.

comme la grosse femme approchait, l'homme nous faussa compagnie, courut jusqu'à la porte du troisième quartier, qu'il se fit ouvrir. Je ne devais plus le revoir.

Quand M. Courtois se fut excusé auprès de l'infirmière-major, il m'expliqua :

— Ce sujet n'a jamais vu Mme Herber, il ne la connaît même pas de nom ; il n'a donc contre elle, personnellement, aucun ressentiment. L'épreuve que je viens de faire subir au malade aurait pu être tentée avec n'importe quelle autre dame corpulente.

« Demain, Morizot, libéré, reprendrait sa profession de plombier, se comporterait normalement en toutes choses, n'entrerait jamais chez le marchand de vin et se garderait bien de s'attarder par les rues où il marcherait vite sans laisser errer son regard autour de lui. Mais son patron pourrait l'envoyer poser un tuyau ou un robinet dans un appartement ; la cuisinière pourrait avoir la rondeur et le poids de Mme Herber. Alors, aucune force ne retiendrait plus notre homme. Il attendrait le moment favorable, par exemple lorsque la grosse servante ramasserait sur le plancher une épilature... Il reculerait d'un pas, viserait, prendrait son élan et décocherait à sa victime un magistral coup de pied.

« J'estime, toutefois, conclut M. Courtois, que ce malade peut être mis en liberté ; il n'est pas gravement dangereux ; il a la sagesse de prévenir lui-même son impulsion comme il vient de le faire à l'instant ; enfin son ancien patron m'a promis de l'employer exclusivement en atelier. Mais c'est un internement d'office. La Préfecture n'est pas de mon avis. »

» » »

Le Hasard et mon cicerone m'avaient bien guidé dans cette visite. Au tranquille quartier numéro trois, j'avais rencontré les types classiques du persécuteur, du raisonneur, de l'halluciné, de l'asthénique, du maniaque, du délirant et de l'obsédé. Mais je n'en avais rien appris ; je n'avais observé que les apparences.

J'avais vu des fous, et maintenant, je voudrais voir... comprendre... la Folie !

— Avec votre raison ?

— Oui, docteur, avec ma raison.

— Il y avait un enfant, sourit M. Courtois, qui voulait vider l'Océan avec une coquille de noix...

(A suivre.)

Louis ROUBAUD.

Le docteur Courtois ayant appelé une infirmière, nous vîmes Morizot pâlir soudain, et il nous quitta.



FAITS DIVERS



Letombeau des rêves

Alexandrie (de notre correspondant particulier).

LORSQUE, quittant Alexandrie, la ville bruyante à la circulation intensive, le grand port tout baigné de soleil et de crasse, on gagne le « Camp César », on est agréablement surpris par le calme, la beauté, la noblesse de cette banlieue.

Le paysage étale sa masse de jardins tout bruisants de jets d'eau et de volières, étage ses villas luxueuses où le marbre se marie au porphyre et à l'onyx.

C'est là que, il y a plusieurs années, je fis la connaissance de Daniel Ellul. Maltais d'origine, celui-ci occupait un poste assez important dans l'administration des Postes Egyptiennes. C'était un homme intelligent, cultivé, d'un commerce agréable. Sa femme s'occupait de travaux artistiques, de broderies, et attirait dans sa petite villa — îlot blanc émergeant d'un océan de verdure et de fleurs — toute la meilleure société du voisinage.

Il y avait déjà plusieurs semaines que je fréquentais le fonctionnaire, lorsqu'il me dit un jour :

— Je vais vous montrer quelque chose de magnifique. Mais jurez-moi de garder le secret et de ne révéler à personne ce que vous aurez vu.

Fortement intrigué, je promis.

— Revenez ce soir à neuf heures, me dit-il, en me tendant la main.

Je fus exact. Mon hôte m'attendait sur le seuil de sa villa. La nuit était tout à fait tombée.

— Venez, me dit-il simplement.

Un étroit escalier, dissimulé entre deux parties du bâtiment, s'enfonçait sous terre. Il s'y engagea. Je le suivis. Nous descendîmes une vingtaine de marches. Un couloir, éclairé d'une lampe à huile, s'ouvrait devant nous et se terminait sur une porte massive. Là, Ellul frappa sur l'huis une dizaine de coups rapides sui-

Une quinzaine de niches garnies de divans moelleux s'ouvraient dans le mur.



La « goza », la pipe habituelle des fumeurs d'opium.

vis de trois coups plus espacés. La porte s'entrouvrit silencieusement.

Un nègre — grand gaillard de deux mètres de haut — nous dévisagea d'un air soupçonneux. Mais, reconnaissant mon guide, il se mit à sourire de toutes ses dents. Une épaisse tenture séparait l'entrée d'une vaste salle. Je sentis aussitôt cette odeur pénétrante de l'opium que j'avais respirée



sur maints bateaux faisant escale dans le port du Caire, d'Alexandrie, et dissimulant dans leurs flancs des fumeries clandestines.

Daniel Ellul, d'un geste lent, entrouvrit la tenture. Un sourire d'orgueil illumina son visage. Je reculai, émerveillé. Devant moi, une salle s'incurvait, taillée dans un marbre rare. D'épais tapis d'Orient couvraient le sol. Une quinzaine de niches, garnies de divans moelleux, décorées de tentures brochées d'or et de coussins de soieries précieuses s'ouvraient dans les murailles. Toutes étaient occupées par des fumeurs d'opium ou de haschich. A notre entrée, ils ne levèrent même pas les yeux, tellement ils étaient appliqués à poursuivre leurs rêves.

Des lampes, voilées de mouseline, jetaient une lumière discrète. Au bas d'un large escalier de marbre se tenaient deux nègres, à demi-nus. Ils jetaient parfois, dans d'énormes cassolettes de bronze, des poignées d'encens oriental.

La salle ressemblait à un immense tombeau. Une atmosphère funèbre y régnait. Tous ces toxicomanes ressemblaient à des cadavres...

Aussi, je respirai avec délice, ensuite, l'air pur du jardin où nous poursuivîmes notre promenade.

— J'ai une clientèle d'intellectuels, d'aristocrates, et de riches marchands, me dit alors Daniel Ellul. Je pourrais même vous citer parmi mes clients plusieurs personnalités de la ville, entre autres un cheikh, professeur dans une importante école.

■ ■ ■

J'ai su que, quelques semaines plus tard, la police, ayant découvert cette fumerie clandestine, avait, une nuit, fait irruption dans le « tombeau des rêves ». Ce fut un beau scandale. Tout fut saccagé ; les tentures déchirées ; les brûle-parfums brisés. Le matériel de fumerie fut saisi.

Ellul vient de récolter neuf mois de prison et deux ans de surveillance. Quant à sa femme, elle s'en est tirée avec deux années de surveillance, moyennant certaines garanties, sous peine d'expulsion.

M. L.



Daniel Ellul et sa femme, Ellul Esteroni, avaient aménagé leur fumerie dans un sous-sol de leur villa où l'on descendait par un escalier étroit et sombre.



CHIC BIEN FAIT BOIS VERNI TISSUS VERT BLEU OU ROSE POUR 145 F

M.A.M

174 rue de Concorde Paris



7 frs BONNE MONTRE heures lumineuses, verre et mouvement incassables et sa jolie chaîne. Garantie 6 ans... 7 frs Chronomètre antimagnétique... 14 frs Bracelet homme, cadran lumineux... 14 frs Bracelet dame, plaque or ou argent... 25 frs Enu. contre remboursement - Echange admis

Fabrique E VKOMLOR à Morteau près Besançon



CHIENS TOUTES RACES

POLICE, CHASSE, GARDE, LUXE avec pedigree et garanties.

Expéditions tous pays

CHENIL BERGER POLICIER

MONTREUIL (Seine) - Téléphone 223

Succursale 14, Rue Saint-Roch - PARIS

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour

12 versements mensuels de 25 fr.

notre

MONTRE - BRACELET

DAME EN OR Qualité parfaite

Garantie 5 ans sur facture.

AU COMPTANT : 275 fr.

Catalogue général n° 32, gratis sur demande.

COMPTOIR REAUMUR

78, Rue Réaumur - Paris (2^e)

PAYABLES

25 frs

PAR MOIS

BON GRATUIT

POUR UN JOLI CATALOGUE DE LAYETTES ET CHARIOTS ALSACIENS

BZ

Bébé va arriver tout nu...

... dès maintenant songez à sa Layette. La santé de votre enfant, dépend des soins que vous apporterez à la bien choisir.

Bébé sera souriant, rose et frais, il n'aura pas de coliques, si vous l'enveloppez dans de bons langes chauds, spongieux, scientifiquement tissés en vue de lui procurer tout le confort et le préserver des maladies.

La LAYETTE modèle du Docteur MAURY, dernier mot de l'hygiène infantile, vous libérera de tous soucis.

Grâce à notre organisation unique du crédit, nous offrons sans augmentation de prix, à tous et partout, la possession immédiate de ce Trousseau rationnel et bien complet : vous nous le paierez petit à petit sans vous en apercevoir.

E-CAMP 1, rue Borda - PARIS 3^e -

RIOT	HIT	MU	<p>PRIME A NOS LECTEURS</p> <p>A l'occasion des Fêtes de fin d'année, tout lecteur de <i>Détective</i> qui rétablira l'ordre de ces carrés et donnera le nom de trois grands hommes d'Etat, et dont la solution sera exacte, recevra une Prime d'une valeur de Frs 60. Envoyez la réponse en y joignant une enveloppe timbrée portant votre nom et votre adresse au</p> <p>Directeur du Service D, 10, rue Merlin, PARIS.</p>
NI	LER	SSO	
LI	HER		

POUR

5 fr. 50

NOUS OFFRONS

à titre de propagande, suivant nos conditions sans engagement de votre part, au choix : Montre de poche hom. ou dame, avec chaîne, ou Montre bracelet hom. ou dame. Garantie 6 Ans. Indiquez modèle préféré, lumineux ou non. Nos envois sont faits contre remboursement. Ecriv. : Horlogerie D. P. ERVICT, 40, r. Amel. Paris.

Que vous réserve l'avenir ?
Comment améliorer votre sort ?

Le mystérieux et célèbre Fakir-Astrologue, de retour des INDES, vous le dira. De tous les astrologues d'Occident et d'Orient lui SEUL possède, de son POUVOIR SURNATUREL, des attestations médicales légalisées par les autorités. Milliers de lettres de remerciements de toutes les parties du monde, de clients ayant tout tenté sans résultat et qui par lui ont obtenu le bonheur désiré. Voulez-vous aussi connaître votre vie et réussir dans ce que vous désirez ? Ecrivez-lui et vous recevrez sa not. grat. : « Ne pas envoyer d'argent. Joindre seulement un timb. pour réponse : Prince SAYDAR. (Inter. Occulte Serv. PS). La Redoute. ALGER, Algérie.

C'est à l'Ecole Spéciale d'Administration seule 28, Bdes Invalides, Paris-7^e que l'on a volume gratuit, 128 pages, documentation complète, France, Colonies, Carrières

DE L'ETAT

Vente directe du fabricant aux particuliers - franco de douane

Fr. 37-
Fr. 155-
Fr. 60-

affranchir lettres 1.50 cartes post. 0,50

100.000 clients par an - 30.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

AVIS

Le Détective ASHELBE
reçoit tous les jours
de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Bordeaux

(de notre correspondant particulier).

Le café de Soullignac se dressait à l'orée du bois de pins. C'était un petit débit de campagne, semblable à beaucoup d'autres, avec son enseigne aux couleurs vives et ses fenêtres décorées de réclames multicolores, son bar de zinc brillant.

C'était le lundi, 12 décembre. Le petit café, où toute la journée du dimanche on avait dansé aux sons du piano mécanique, avait retrouvé sa tranquillité. Les tables s'alignaient en bon ordre. A cette heure matinale, il n'y avait pas encore de clients. Assise à son comptoir, la débitante lisait son journal.

Une ombre se dessina derrière la porte : celle d'un homme d'une trentaine d'années dont une moustache en crocs barrait le visage de brute. L'homme jeta un coup d'œil à travers le carreau. La salle était vide. Alors, résolument, il ouvrit la porte. Une sonnette grelota dans le silence de la salle. La femme leva la tête :

— Tiens ! Marcel ! fit-elle, étonnée, en reconnaissant son visiteur.

Celui-ci paraissait exténué. Il s'assit lourdement devant une table et commanda un grand verre de rhum.

— Il y a longtemps, reprit la débitante, que l'on ne t'a pas vu par ici...

— Je travaillais... du côté d'Angoulême. Maintenant, il n'y a plus rien à faire, là-bas... Peut-être, à Bordeaux, je pourrai trouver du travail...

La femme parut frappée d'une idée subite. Elle s'approcha vivement du consommateur :

— Mais j'y pense... Si tu étais dans la région d'Angoulême, tu as entendu parler du crime de Saint-Laurent-de-Ceris.

Marcel pâlit. Son verre trembla au bout de ses doigts. Il jeta sur son interlocutrice un regard soupçonneux.

— Non ! je ne sais pas... Pourquoi me demandes-tu cela ?

La débitante du café de Soullignac savait-elle que le Marcel qu'elle connaissait, qui avait travaillé comme domestique dans la région, qui était un de ses clients assidus, s'appelait aussi Jean Martin, qu'il était le meurtrier de Mme Lavauzelle, la fermière de Saint-Laurent-de-Ceris, l'assassin que traquaient les gendarmes des Deux-Charentes et de la Gironde ?

Jean Martin regardait la femme, en serrant au fond de sa poche l'un des couteaux de charcutier qu'il avait affûtés pour commettre son premier forfait. Mais la débitante ne savait rien. Elle vaquait aux soins de son commerce avec une sereine tranquillité. Le bandit respira.

— Tiens ! Lis le journal !...

La commerçante posa sous les yeux de l'assassin la feuille qui relatait le récit de son crime et Jean Martin revêcut les heures rouges de son forfait.

■ ■ ■

Sur une colline grisâtre, près du Grand-Madieu — petit hameau dépendant du village de Saint-Laurent-de-Ceris — et qui surplombe un site farouche, entre les rivières l'Argent et le Sont, se dresse une ferme délabrée, complètement isolée au milieu du bois...

Le crépuscule tombait... un crépuscule doux et triste d'automne.

M. Lavauzelle, qui, tous les matins, part de la ferme avec son attelage pour transporter des galets au compte d'une entreprise, rentrait pour le dîner.

Dans la nuit qui venait, la ferme avait un visage sinistre. Point de lumières aux fenêtres, point de cris joyeux, point d'appels ni de rires d'enfant. On eût dit une maison morte. Pris d'un lugubre pressentiment, M. Lavauzelle accéléra le pas.

La porte de la ferme était close. Les volets ne laissaient passer aucune lumière. Le paysan frappa contre l'huis. La maison résonna longuement. Personne ne répondit.

— Ils sont descendus chez grand-père, pensa-t-il.

Et, à grands pas, il se dirigea vers le village.

Mais, là, personne n'avait vu Mme Lavauzelle, ni les enfants.

L'homme sentait l'inquiétude s'enfoncer de

La fermière de « La Folie », Mme Lavauzelle (ci-contre, à droite) et sa petite fille (ci-dessous), alors âgée de deux ans.



LE MAUVAIS



C'est dans un petit café de Soullignac, à l'orée d'un bois de pins, (ci-dessous) que le domestique assasin fut arrêté.

Jean Martin, dit « Gambetta », est un gaillard d'une trentaine d'années dont le visage de brute est barré par une moustache en crocs.

SERVITEUR



Les grands-parents des victimes attendent, à la porte de la ferme (ci-dessous), les résultats de l'enquête judiciaire.



plus en plus dans sa poitrine. Il mobilisa quelques amis pour l'accompagner.

— Je crains un malheur ! dit-il.

La petite troupe prit le chemin de la ferme. On enfonça les portes. Dans la chambre, deux des plus jeunes enfants dormaient ; mais, au pied du lit, l'aînée, la petite Jeanne, était étendue, le visage en sang, respirant à peine.

Tout était en désordre dans la pièce. Une armoire avait été éventrée, des tiroirs de commode avaient été vidés de leur contenu. Toutes les économies de la maison — une somme de 2.150 francs — avaient disparu...

Mais qu'était devenue Mme Lavauzelle ?

Les voisins couchèrent l'enfant blessée, pansèrent ses plaies. Avec un peu d'alcool, elles tentèrent de la ranimer.

En attendant l'arrivée du médecin et des gendarmes que l'on avait alertés, le fermier et deux de ses amis poursuivaient leurs recherches. Toutes les pièces de l'habitation furent fouillées. On inspecta également l'écurie et la grange. Pas de traces de la fermière.

S'éclairant à l'aide de lanternes, ils sortirent dans la nuit. Les bois voisins encerclaient la bâtisse d'une frontière épaisse et mystérieuse. Durant quatre heures, ils examinèrent les guérets, sondèrent les ravins, les buissons, les fossés. Vainement.

Lorsque, exténués, ils regagnèrent la ferme, gendarmes et médecin étaient arrivés.

— Avez-vous examiné soigneusement la grange ? interrogea le chef du détachement.

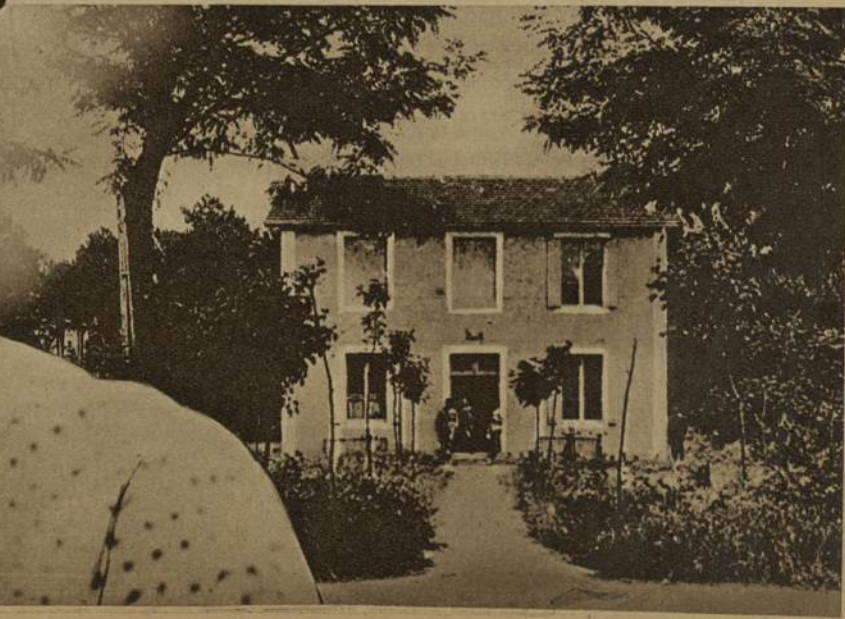
Un des gendarmes s'y rendit, escalada un énorme tas de foin. Là, sous la toiture, il découvrit le corps d'Eugénie Lavauzelle. Elle avait le crâne fracassé. Le criminel avait achevé son œuvre de mort en lui tranchant la gorge.

On descendit le cadavre dans la grande chambre de la ferme. On l'étendit sur le lit. Des femmes commencèrent la toilette funèbre, tandis que d'autres disposaient sur la table deux bougies, le crucifix et le brin de buis trempant dans une soucoupe d'eau bénite.

■ ■ ■

La tête entre les mains, Jean Martin revoyait son crime. Pourquoi avait-il donc frappé cette femme et cette enfant ? Quelle folie subite l'avait poussé au meurtre ?

Entre deux policiers, le mauvais serviteur reprit la route, tête basse, et fut éroulé au poste de gendarmerie.



Le front brûlant de honte, il demeurait accablé. Il s'aperçut que son verre était vide :

— Un autre rhum, commanda-t-il à la débitante du café de Soullignac...

Il fut étonné lui-même du son rauque de sa voix. La femme le servit.

— Ce crime, c'est terrible, dit-elle, croyant qu'il poursuivait la lecture du journal.

Il haussa les épaules. Et, derechef, plongea dans ses pensées.

■ ■ ■

Pourtant, sa vie avait été heureuse à la ferme du Grand-Madieu. Heureuse... jusqu'au jour où il se mit à boire. Alors, il devint brutal et paresseux. Les enfants qui, auparavant, jouaient avec lui, s'écartaient avec une crainte instinctive de cet homme.

Les Lavauzelle lui reprochaient aussi sa nonchalance et le peu d'intérêt qu'il prenait à soigner les bêtes et à s'occuper des travaux de la ferme.

C'est à ce moment que Jean Martin fit la connaissance de Valérie, la nièce des fermiers du Grand-Madieu. Il l'avait rencontrée dans une fête du pays ; elle lui plut. Il projeta de l'épouser. Il fit part de son désir à Mme Lavauzelle qui lui fit comprendre que Valérie n'était pas faite pour un homme paresseux et brutal, et qu'elle ne consentirait jamais à faire le malheur de sa nièce.

Et les jours passèrent, sans atténuer la passion de Jean Martin. Celui-ci devenait menaçant. Il fallut le renvoyer. Le 3 décembre, M. Lavauzelle lui remit cent francs :

— Voilà ton dû, dit-il. Maintenant, fais ta valise et va-t-en !

Le domestique partit, la bouche écumante de menaces.

— Vous me jetez dehors. Mais je reviendrai et, ce jour-là, il y aura du sang et des larmes dans la maison.

Il cherche refuge alors dans une ancienne tuilerie en ruines. Le jour, il erre dans la forêt, roulant dans sa tête des idées de vengeance.

Le samedi, il guette le départ de Lavauzelle. Il attend quelques heures, couché derrière un buisson. Enfin, il se présente à la ferme, le cœur battant d'une joie mauvaise.

La fermière est dans la grange :

— Que veux-tu ? crie-t-elle.

— Voulez-vous, oui ou non, me laisser épouser Valérie ?

Eugénie Lavauzelle répond négativement. Une barre de fer traîne dans un coin de la grange. La brute s'en saisit. Il frappe à coups répétés sur la malheureuse. Une fureur rouge l'anime...

Puis il pénètre dans la ferme. Il fouille les meubles. La petite Jeanne le suit en pleurant :

— Méchant !... Méchant ! crie-t-elle.

Et elle frappe l'homme à coups de pied dans les jambes. Celui-ci se retourne et décoche un violent coup de poing. Le corps de la fillette heurte le bois du lit et s'éroule à terre, immobile...

Le retour du mauvais serviteur !... Il l'avait annoncé et, lorsqu'il referma la porte derrière lui, il laissait du sang et des larmes.

■ ■ ■

La petite Jeanne s'est réveillée de son long sommeil, qui ressemblait à la mort. Les policiers se sont penchés sur elle :

— Qui t'a frappée ? ont-ils demandé.

— Gambetta...

C'était le surnom de Jean Martin. Aussitôt, ils se sont mis en chasse. A Podensac, à Créon, on a retrouvé sa trace. A Cadillac, on lit son nom sur un registre d'hôtel. A Castres, à Langoiran, on alerte les brigades de gendarmerie. Les routes sont barrées. Le filet se resserre peu à peu.

Enfin, le 12 décembre, on le signale à Soullignac. Il est entré au café. On s'y rend. On le trouve assis devant le journal. Quatre verres de rhum s'alignent, vides, sur la table. A son comptoir, la commerçante péroré :

— Veux-tu mon avis, Marcel ? l'entendent déclarer les gendarmes. C'est l'inconduite qui a poussé ce Jean Martin au crime. L'inconduite...

L'entrée des représentants de la loi interrompt la leçon.

— Jean Martin, nous l'arrêtons.

La femme a laissé tomber un verre avec fracas. Ainsi Marcel, c'était...

L'homme n'a pas dit un mot. Les épaules basses, le corps lourd de fatigue et de remords, il s'est levé.

Et l'assassin d'une pauvre femme, le mauvais serviteur, a repris la route entre deux gendarmes.

L. PALAUQUI.

COLIS

POUR

DAKAR

L'HOMME, qui marchait lentement, s'avança, dès qu'il me reconnut, dans ma direction. Je ne fus pas surpris de le rencontrer en ce coin de la Porte Saint-Martin où se réunissent, dès que s'allument les bars, les trafiquants de femmes de Paris.

C'était par une fin de bel après-midi de juin. L'air était tiède et caressant. Et la fraîcheur des terrasses garnies de consommateurs ajoutait encore à la douceur de vivre.

R..., car je ne puis le désigner que par cette initiale, n'était pas seul. Un individu de taille assez grande, vêtu avec cette recherche spéciale à ces messieurs « les affranchis », l'accompagnait. R... me le présenta comme son associé. Il n'eut pas besoin de m'en dire plus long. Car je savais à quel genre de commerce devait participer cette association. Tous deux fournissaient les maisons de tolérance de province « en personnel non domestique ».

Mais R..., qui avait d'habitude la mine joviale, paraissait sombre. Il rapprocha soudain sa chaise de la mienne et prit un ton confidentiel pour me souffler dans l'oreille que les affaires étaient, depuis quelque temps, devenues bien calmes.

Je le regardai, étonné. R... me tapa sur les cuisses pour m'assurer que « là comme ailleurs, c'était la crise ».

Et s'assurant que les consommateurs, autour de nous, ne prêtaient nulle attention à ses propos, il continua :

— Voilà ! Le métier de « placeur » est grillé. On se demande par moments où passent les gonzesses. On ne pique rien ou presque. Et le peu que l'on « placarde » ne colle même pas quinze jours pour que nous puissions toucher le « blot » complet.

« On est trop nombreux à vouloir faire le métier. Et, depuis trois ou quatre ans, le « bifeck » est devenu si dur que ce n'est pas avec la « paie » d'une seule femme qu'un homme peut tenir le coup.

« A l'heure actuelle, il n'y a que ceux qui ont leur régulière dehors et deux ou trois doublures en maison qui arrivent à se défendre. »

Il y avait maintenant beaucoup de monde dans ce bar, aussi bien à la terrasse qu'autour du comptoir, rutilant d'éclairs sous les molles fumées des « percors ». R..., soudain, y fut appelé par le garçon :

— Monsieur Henri, lui dit-il, une dame qui vient d'entrer désire vous faire une commission urgente.

Il se leva, sans hâte, ajusta sa cravate et se dirigea vers l'intérieur du bar. Il revint bientôt vers nous et expliqua à son « associé » ce dont il s'agissait.

— C'est une femme de chambre d'un hôtel de la rue B...; elle vient me dire qu'une gonzesse habitant là désire se faire placer. Mais, comme elle a le trac de sortir, elle de-

mande qu'on aille lui causer à sa « carrée ». Attends-moi là avec Monsieur, j'y vais...

Nous restâmes là quelques instants à l'attendre. Jamais peut-être comme ce soir-là je n'avais eu le loisir d'observer l'étrange défilé des consommateurs de ce bar célèbre, et, dans les coins, leurs louches et trainants conciliabules. Mais R... revint bientôt me tirer de ma rêverie.

— Ça va, fit-il en clignant de l'œil gauche, et en faisant passer son cigare dans l'autre coin de ses lèvres; j'ai vu la môme. Elle n'est pas haute, mais jolie gueule et bien fringuée. Elle vient de se tirer d'avec son homme. Un ancien tôleur, à ce qu'elle raconte. Parce qu'elle ne pouvait plus piffer son autre gonzesse. Elle m'a farci le cigare avec ses salades. C'est un vrai moulin à paroles, et, avec ça, ronde comme une boule. Je crois d'ailleurs que c'est une Bretonne. Enfin, bref, elle demande à partir aux colonies, le plus loin et le plus vite possible...

L'associé, qui avait écouté avec attention, fit remarquer que le cas était assez délicat, du fait que « l'homme » était connu.

Mais R... rejeta son chapeau en arrière, et affirma avec autorité que, s'il fallait tenir compte du fait que les « clientes » étaient mariées ou non, il n'y avait plus de « travail » possible.

L'associé n'insista pas; en homme d'affaires avisés, rompus aux risques d'une existence faite de ruse et d'audace, ils s'accordèrent à penser qu'il fallait avant tout savoir si quelque « patron » de ces lointains pays ne se trouvait pas « en remonte » à Paris, ce qui simplifierait beaucoup les choses.

Ils voulurent bien me permettre de les accompagner dans leurs démarches (car j'étais avide de connaître comment ils s'y prendraient pour « exporter leur colis », suivant la curieuse expression dont ils se servaient sans sourire).

Un autre placeur leur apprit bientôt qu'un « tôleur de Dakar » était arrivé dernièrement à Paris.

— Il s'agit de le charger, fit R... en se frottant les mains; c'est du quinze livres, tu parles d'une vanne, il y a une semaine qu'on n'a pas dérouillé.

Et, se tournant vers moi :

— Nous allons jusqu'à la Porte Saint-Denis. Je connais là le bistrot que fréquente le tôleur en question lorsqu'il vient à Paris. Vous n'aurez qu'à m'attendre au comptoir pendant que je traiterai l'affaire.

Nous entrâmes dans un café célèbre, voisin de la Porte Saint-Denis. R... se fit indiquer par un ami l'homme de Dakar.

— Tiens! lui dit-il; c'est le mec à la balafre qui est assis au fond de la salle avec la blonde. Depuis qu'il est ici, il s'est accroché à cette gonzesse et c'est Montmartre toutes les nuits. Il lui file vingt-cinq louis chaque

fois qu'il ronfle avec. Tu te rends compte! On a bien raison de dire que ce sont les tôleurs les meilleurs michions.

J'attendis près du comptoir. R... alla rejoindre, au fond de la salle, l'homme de Dakar. Je ne pus guère les observer pendant qu'ils discutaient. La foule des consommateurs me masquait à chaque instant leurs silhouettes. Mais R... me rejoignit bientôt et m'annonça, l'œil en joie, que l'affaire était traitée.

— Eh bien! lui dis-je, vous voyez bien que vos affaires ne vont pas si mal.

Il ne me répondit pas et commanda à boire.

Il m'avait donné rendez-vous le lendemain soir. Car R..., selon la règle en usage dans ce genre d'affaires, devait accompagner sa « cliente » jusque dans la région de Bordeaux — première étape sur le chemin de Dakar — et où l'associé du Balafre exploite un établissement.

Nous nous retrouvâmes tous — gare d'Orsay — car, suprême faveur, j'avais obtenu l'autorisation de participer au

Nous primes le train à la gare d'Orsay pour Bordeaux, première étape de cette « remonte ».

R..., le placeur que j'avais rencontré près de la Porte-Saint-Martin (à gauche), réunit tout son monde qui s'engouffra dans les taxis pour se rendre en bande au quai Bacalan, Hangar H, d'où le lot des passagers allait bientôt monter à bord du bateau « Amérique » en partance pour Dakar.

voyage — sans toutefois me mêler à la troupe — car il y avait là, en dehors de la « cliente » de R..., trois autres recrues et un musicien engagé pour partir là-bas.

Je montai, sans me départir de ma réserve, dans leur compartiment, et, derrière un journal, je pus, à mon aise, observer mes compagnons de voyage. Les quatre femmes étaient fort exubérantes. On devinait sans peine que leur nouveau maître avait copieusement arrosé leur départ — sans doute par crainte des défaillances toujours possibles à la dernière minute.

D'après le signalement que m'avait donné R... de sa « cliente », il me fut facile de la distinguer des autres. C'était, de toutes, la plus bruyante. Elle avait dû fêter son départ comme un conscrit. Et son bagout intarissable avait fini par dominer les cris. Ah ! R... n'avait rien exagéré. Pour ce qui était du boniment, elle ne redoutait personne. Son bavardage intempestif, qu'excusait l'ivresse, avait même quelque chose de choquant. Devant des inconnus, les femmes de cette espèce sont en général plus discrètes sur leurs affaires de cœur. Mais celle-ci ne se lassait pas d'expliquer « comme elle avait fait la malle à Alphonse » qui, d'après ses dires, était « un drôle de marle » doublé d'un « intellectuel » avec lequel il ne fallait pas charrier, mais elle avait eu marre de marcher en double et craignait un jour de ne plus être la favorite ».

Ah ! cette rivale, cause de tous ses malheurs, de son exil! Si elle avait pu la tenir entre ses mains ! Mais l'émotion l'avait épuisée. Elle pleurnicha dans son coin, comme une gamine. Et ce fut au tour de ses camarades de questionner le Balafre :

— Alors, comment travaille-t-on chez vous ? Est-ce au partage ? Et les frais ?

A toutes ces questions, l'homme de Dakar répondait avec empressement. Je le vis pourtant dissimuler un étrange sourire lorsque l'une d'elles demanda si le voyage du retour était payé.

— Ne t'en fais pas, ma petite fille. Tu vas voir les gros sous que tu vas rapporter à ton petit homme et si la vie, là-bas, est autrement chouette qu'en France !...

Elles ne répondirent pas. Mais je voyais déjà leurs yeux s'allumer de convoitise. Falacieuses promesses, songes roses!... Qui, parmi ces pauvres filles, ne se voyait déjà, sur le chemin du retour, un bon magot en poche, et sur le point d'acheter la petite maison de ses rêves ? Car, dans le cœur de toute prostituée, sommeille une petite bourgeoise...

Un peu dégrisé, la fille de la Porte Saint-Martin demanda, pourtant, en reniflant ses larmes :

— Dites, monsieur le Patron, ce sont bien des vrais sacs d'oseille qu'on va gagner ? Ce sont pas des sacs de cacahuètes ?

Ce fut un rire général. Le musicien, qui ronflait, se réveilla en sursaut et, sans comprendre, se mit à rire à s'étrangler. On arrivait à Angoulême — première étape — lieu de transit sur le chemin de Dakar.

R... vint me rejoindre à l'hôtel dont il m'avait donné l'adresse. Il rentra à Paris. Il avait eu, m'assura-t-il, toutes les peines du monde pour se débarrasser de sa « cliente » qui voulait passer un béguin avec lui.

— Tu comprends, m'expliqua-t-il, ça ne se fait pas; les tôleurs auraient pu supposer qu'il y avait une « commande » entre nous et que, une fois le placement « douillé », la gonzesse se tirerait avant le départ. Les affaires sont les affaires, mais, entre nous soit dit, son homme, en la perdant, ne paume pas grand chose. C'est une vraie peau d'hareng !

C'est sur ces fortes paroles que je pris congé de R... L'embarquement devait avoir lieu le 9 juillet à Bordeaux. Au jour dit, chambre louée par les deux « expéditeurs » ressemblait à un bureau d'impresario. Sept femmes s'y trouvaient réunies et toutes paraissaient accepter leur exil avec une sorte d'allégresse. Plutôt la terre d'Afrique que la maison aux volets clos et que la rue toujours précaire...

Mais il n'était plus temps de réfléchir. Les dernières formalités commençaient. Carte d'identité nécessaire pour entrer en A. O. F. Autre pièce indispensable : certificat donnant le résultat de la « prise de sang ». Dans le nombre, il s'en trouvait deux qui n'avaient pas eu le temps de se procurer ce certificat. Mais on trouva rapidement un médecin qui se chargea, moyennant cent francs pour chacune, de délivrer un *certificat négatif*...

L'heure du départ approchait maintenant. C'était, dans l'hôtel où logeaient ces dames, un va-et-vient continu d'hommes et de femmes. Amis des unes et des

autres. On s'em brassait dans les couloirs. Puis tout le monde s'engouffra dans les taxis qui attendaient... Quai Bacalan... Hangar H... le Paquebot *Amérique* est à quai.

Au contrôle, les inspecteurs de la Spéciale, qui ont deviné la profession des passagères, posent la traditionnelle question :

— Qu'allez-vous faire à Dakar ?

Toutes avaient reçu la consigne, l'ordre de répondre :

— Danseuse, rue Raffanel !

Et les policiers tamponnent les cartes avec un petit sourire entendu :

— C'est bon, compris, passez.

La dernière, qui était mariée, n'avait pas, jointe à sa carte, l'autorisation maritale. L'inspecteur, après s'être entretenu avec l'un des expéditeurs, donna l'ordre de laisser passer :

— Vous savez, ajouta-t-il, je le fais pour vous être agréable... les règlements sont formels.

La nuit est tombée maintenant. L'*Amérique* largue ses amarres et décolle lentement du quai. Les sept pauvres filles — les sept « colis » pour Dakar — sont groupées à l'arrière du navire et agitent leur mouchoir — ailes blanches dans le crépuscule — qui s'estompent bientôt.

C'est fini.

Sur le quai, un homme au masque régulier et énergique regarde, avec une lueur étrange dans les yeux, se noyer dans la brume le

Elles étaient arrivées dans la « maison » du 19 rue Raffanel, « Aux belles Parisiennes », en pleine période creuse, à l'époque où colons, militaires et fonctionnaires vont passer leur congé en France.



nt il m'a-
Paris. Il
eines du
cliente »
lui.
ça ne se
supposer
tre nous
millé », la
Les af-
nous soit
e paume
au d'ha-
je pri-
ait avoir
r dit, le
liteurs
rio. Sept
utes pa-
ne sorte
e que la
toujours
hir. Les
Carle
A. O. F.
at don-
sang »,
eux qui
eurer ce
un mêt
t francs
at négat
it main-
ôtel où
s, un va
ontinuel
et de
s. Amis
s unes
et des
'ordre
s avec
t pas,
ritale.
avec
e lais-
pour
t for-
mèr-
ement
s sept
à l'ar-
oir →
qui
gulier
étran-
me le

groupe des « danseuses » accoudées au bas-
tingage.
« L'expédition » est faite. Les coloniaux
trouveront de la « chair fraîche » dans les
dancings de la rue Raffanel.

■ ■ ■

Deux mois après, les hasards d'une soirée
m'avaient fait échouer dans une maison hos-
pitalière de Vichy. Il avait fait, toute la jour-
née, une chaleur quasi tropicale et les venti-
lateurs n'étaient pas de trop pour déplacer
l'air pesant qui nous oppressait. J'enviais
malgré moi la tenue ultra-légère de la jeune
femme qui était venue s'asseoir à ma table
et je ne pus m'empêcher de lui en faire la
remarque :

— Détrompez-vous, me dit-elle, je préfé-
rerais être habillée, car, depuis que j'ai été
au Sénégal, je suis devenue si frileuse ! Mais
c'est le règlement de la maison.

Curieuse coïncidence. J'appris que cette
femme était arrivée de Dakar il y avait à
peine huit jours. L'occasion était trop belle
d'ajouter, en quelque sorte, le dernier cha-
pitre au voyage dont j'avais suivi les prépa-
ratifs. Il y avait peu de monde dans l'établis-
sement et la jeune femme put, à son gré, ba-
varder avec moi.

— Ah ! monsieur, me dit-elle, quelle folie
d'être partie là-bas. J'y suis restée trois mois
et, sans la générosité d'un client qui a bien
voulu me payer mon voyage de retour, j'y
serais encore à me morfondre. Ah ! quel
soupir j'ai poussé le jour où j'ai débarqué
en France. J'avais tant souffert dans ce mau-
dit pays où, malgré les rigueurs du climat,
nous sommes obligées de boire et de danser
presque sans arrêt de 9 heures du soir à 4
heures du matin.

Je m'étais abstenu de lui dire que j'a-
vais assisté, deux mois avant, au départ de
sept de ses camarades. Mais, d'elle-même, elle
me raconta que, quelques jours avant son
départ, neuf nouvelles recrues étaient
arrivées à deux courriers différents
et que toutes parlaient déjà de
repartir, mais...

— Mais ?

— Mais le tôlier
les a, comme
de juste,
déjà

chambrées. Pensez donc ! Elles arrivaient
en pleine période creuse, à l'époque où la
majeure partie des colons, militaires et fonc-
tionnaires, vont passer leur congé en France.
Les estaminets de la rue Raffanel sont ainsi
désertés pendant trois bons mois, et ce n'est
qu'au moment de la traite des arachides
que les affaires reprennent un peu...

Mais où sont les belles promesses qu'on
vous fait, au départ, miroiter devant les
yeux ? Envolées ! Et comme on regrette d'a-
voir quitté la France pour ce sale bled où
l'on risque d'attraper les fièvres pour des
« bigorneaux » !

Et elle me donna d'étranges précisions.

■ ■ ■

D'abord, toute nouvelle doit rembourser
les frais du voyage (environ 2.000 francs).
Alors qu'il n'en est nullement question au
départ, ces frais sont portés en compte,
d'autorité, par les tenanciers.

Puis, les tarifs de la maison sont si élevés
(de 25 à 200 francs) que la plupart des
clients se contentent de boire. (Le prix des
consommations est d'ailleurs, lui aussi, fort
élevé : six francs un demi de bière).

Enfin, il y a la question des dettes. On
sait qu'en France une pensionnaire de mai-
son de tolérance ne peut être retenue, con-
tre son gré, même pour dettes. Certes, il en
est de même aux colonies. Mais comment
quitter Dakar, par exemple ? Comment se
faire rapatrier ?...

La pensionnaire touche la part de son tra-
vail sous forme de tickets qui ne sont paya-
bles qu'autant que les dettes sont déduites.
Déçue, malade, songe-t-elle déjà à rentrer en
France ? Divers moyens sont employés pour
lui en enlever, provisoirement, l'envie.

On la fait menacer de l'envoyer à l'hôpi-
tal en quarantaine, sous le prétexte d'un cas
de peste dans la région. Ou bien, on fait ap-
pel au médecin de la visite sanitaire et on

lui désigne celle qui désire rentrer en Fran-
ce comme ayant besoin d'être mise en
observation. On trouve même quelque *hom-
me de paille* pour se plaindre d'avoir été
contaminé ou entêté.

Voici donc la victime de cette singulière
machination à l'hôpital. Au bout de quel-
ques jours de pénitence, Mme la Patronne
vient lui rendre visite, chargée de friandi-
ses, et lui tient ce petit discours :

— Ma chérie, si tu es bien sage, si tu n'as
plus l'idée de nous quitter, je m'arrangerai
pour te faire sortir d'ici.

Et elle ne manque pas d'ajouter :

— Tu sais que Mado a fait l'autre jour un
client de mille francs, etc...

La prisonnière ne songe plus, naturelle-
ment, qu'à rentrer au bercail, et qu'à se re-
mettre au travail pour gagner la somme d'ar-
gent libératrice. Ce n'est pas toujours facile.
Car, sous le déprimant climat, la plupart
s'avachissent et perdent leur volonté. Le ca-
fard les gagne. Et, pour oublier, elles vont
de dégradation en dégradation... alcool ou
coco.

A ce régime, leur santé s'altère rapide-
ment. Elles deviennent des pantins entre les
mains des tenanciers, sûrs ainsi de ne pas
voir s'échapper des femmes qu'ils ont tant
de peine à faire venir de si loin.

Et, comme je m'étonnais des singuliers
privileges dont jouissent les trafiquants de
femmes, la jeune femme m'apporta cette
dernière précision :

— Vous savez sans doute que les Français
et les étrangers doivent, avant l'embarque-
ment pour le Sénégal, verser une caution
dont le montant est fixé suivant la nationa-
lité, à moins qu'ils ne soient porteurs d'une

pièce contresignée du lieutenant gouverneur
établissant qu'un commerçant patenté prend
l'engagement de pourvoir à tous frais de ra-
patriement... Le montant de cette caution est
pour les Français de 2.500 francs. Au départ,
les reçus sont régulièrement établis au nom
de chacune des femmes qui sont exportées
là-bas, mais, à l'arrivée à Dakar, le tenan-
cier se fait délivrer par le commissaire de
l'immigration un autre reçu ainsi modifié :

« Reçu de Mme X... (le nom de la tenan-
cière) pour le compte de Mlle Y... (le nom
de la nouvelle pensionnaire) la somme de
2.500 francs ». Or si Mlle Y..., pour raison de
santé, veut être rapatriée, on exige qu'elle
paye son passage.

— Mais la caution que j'ai versée au dé-
part de Bordeaux me donne droit au re-
tour ? s'étonne-t-elle.

— Non, fait le tenancier, car je me la suis
fait rembourser.

Et Mlle Y... doit attendre d'avoir gagné les
moyens de payer son voyage...

■ ■ ■

Nous bavardâmes longtemps ainsi. Et, tan-
dis que la jeune femme me faisait ces étran-
ges confidences, je revoyais sept jeunes
femmes du train de Bordeaux, écoutant les
fallacieuses promesses de ceux qui allaient
les expédier, comme des « colis », pour la
terre brûlante du Sénégal...

Jean MAILLES.

Le débarquement eut lieu dans
le port de Dakar (ci-dessous) :
les coloniaux pourront trou-
ver de la « chair fraîche »
dans les dancings
de la rue Raf-
fanel.



DIVERS FAITS



Quelques heures avant le drame, Raymond Giral (à droite) avait eu une vive discussion avec son représentant. On ne devait plus revoir Giral que mort (ci-dessus).

L'impossible rachat

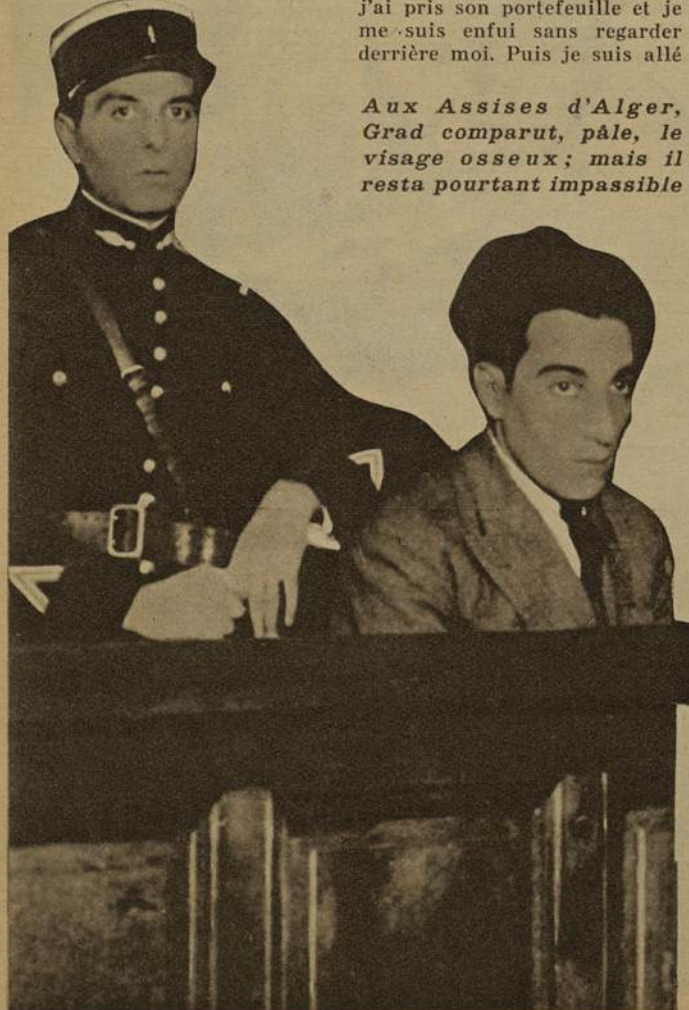
Alger (de notre corresp. particulier).
 Il faut bien reconnaître que toute la vie de Henri Grad fut marquée du signe du malheur. Né à Rome d'un père letton et d'une mère anglaise, il fut successivement abandonné par son père et sa mère, et l'Assistance Publique dut le placer dans une ferme, puis, comme groom dans un hôtel. Mais il ne s'y fixa pas. Un cirque passait. Il le suivit, se lassa des coups, revint à Paris par petites étapes, y fut arrêté pour vagabondage (c'était en pleine guerre), resta un mois à la Petite Roquette et n'en sortit que pour être placé dans une ferme de la Drôme par un patronage. Grad s'enfuit encore, vivant de chapardages jusqu'à ce que des gendarmes l'arrêtèrent encore. Un vol un peu plus important lui valut sa première condamnation ferme : trois mois de prison. C'en est fini de lui. Rien ne semble désormais pouvoir le retenir sur la pente où il glisse. Rien, ni sa femme, ni les trois enfants qu'il a eus avec elle et qu'il abandonne, ni le sport — la marche — dans lequel il se taille une certaine renommée (il est champion de Normandie toutes catégories, deux fois finaliste de Paris-Strasbourg). Il vole, escroque et récolte diverses condamnations. Lorsqu'il vient en Algérie, plusieurs Parquets le recherchent...

Et, pourtant, une chance inespérée s'offre à lui de se racheter : Grad a retrouvé là un Toulousain jovial, le cour-

tier Raymond Giral, qui représente de grosses firmes françaises de semences sélectionnées, et avec qui il s'est trouvé jadis en relations. Giral s'adjoignit Grad comme démarcheur à la commission.
 Grad voyage désormais pour le compte de Giral, dans les trois départements. Mais son démon ne l'a pas quitté. Il veut vivre largement et en arrive très vite aux expédients : il passe des commandes fictives dont il touche les commissions, emprunte, escroque... Jusqu'au jour où il sent Giral sur le point de tout découvrir. Il voit sa vie brisée, la prison et la misère pour longtemps. Alors, avec cette inconscience de l'homme perdu qui trouve dans le crime on ne sait quelle délivrance provisoire, il décide de supprimer Giral.
 Un soir, il guette son patron au coin d'une rue sombre, proche du restaurant dont Giral est un familier. Giral, en effet, ne tarde pas à sortir. Il est accompagné d'un jeune homme, mais il reconnaît, dissimulé dans l'ombre, son démarcheur. Surpris, il va vers lui. On les entend discuter à voix basse. Puis, soudain, Giral dit à son compagnon : « A tout à l'heure... » On ne devait plus le revoir que mort...

Grad donna de son acte de piètres explications : « C'est pour lui faire peur que j'ai sorti mon revolver et que j'ai tiré un coup au hasard. Alors je vis Giral s'effondrer sur les genoux, sans pousser un cri. J'ai compris que je l'avais tué. Pour faire une mise en scène, j'ai pris son portefeuille et je me suis enfui sans regarder derrière moi. Puis je suis allé

Aux Assises d'Alger, Grad comparut, pâle, le visage osseux; mais il resta pourtant impassible



Henri Grad relate les diverses phases de son crime



« J'ai tiré au hasard, croyant être menacé. »



« Soudain, sans un cri, Giral s'est effondré. »



« Il tenta de se relever, mais retomba sur le dos. »

au cinéma. C'est le jeune homme qui se trouvait avec Giral qui a détruit l'alibi que je m'étais établi. Mais on démontra que le crime n'avait pas eu lieu où fut trouvé le cadavre, mais ailleurs, et que le corps avait été probablement amené là en automobile.

Devant les juges, Grad a comparu, très pâle. Impassible pourtant. Son profil osseux se détache sur les sombres boiseries. Grâce à une éloquente plaidoirie de M^e Sauna, Grad finit par sauver sa tête. C'est une condamnation à vingt ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction qui le frappe. Mais c'est tout de même la chute finale que toute sa jeunesse laissait prévoir.

Jean SCHERB.

Pas de mercures cet hiver...

Mes mains peuvent rester à l'air, supporter l'eau froide, parce que je les nettoie non pas avec un savon ordinaire, mais avec l'ORGLYCO.

ORGLYCO qui contient une glycérine spécialement préparée calme les irritations de la peau, fait disparaître les gerçures, les crevasses.

ESSAI A NOS RISQUES

Achetez chez votre fournisseur habituel un flacon d'ORGLYCO à 9 fr. 85. Si celui-ci ne vous donne pas satisfaction, retournez-le nous même à demi-utilisé, nous vous le rembourserons au prix d'achat.

67, boulevard Haussmann, Paris (Anjou 46-30)

ORGLYCO

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 48.801 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 48.806 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 48.816 : Carrières administratives.

Broch. 48.823 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 48.825 : Emplois réservés.

Broch. 48.833 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 48.837 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 48.845 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 48.852 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 48.856 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 48.864 : Marine marchande.

Broch. 48.869 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 48.874 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 48.878 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 48.885 : Journalisme, secrétariat ; éloquence usuelle.

Broch. 48.893 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 48.896 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

UN AVIS DÉSINTÉRÉSSÉ

On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS**

(sans rien absorber)

J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc.

Envoi discret sous pli fermé. Écrire en citant ce Journal à Madame A. MIRANDE

75, Rue Lafayette, 75 - PARIS



Elle pouvait à peine marcher tant ses rhumatismes la faisait souffrir

« Souffrant de douleurs rhumatismales dans les jambes depuis plusieurs années, je marchais avec beaucoup de peine. Après avoir essayé bien des remèdes, j'ai eu l'idée de faire usage des Sels Kruschen. Au bout du premier grand flacon, j'ai ressenti une légère amélioration. Et maintenant, à la fin de mon deuxième flacon, je ne sens plus rien. Je continuerai à prendre des Sels Kruschen, car j'ai trop peur de voir revenir mes douleurs qui me faisais tant souffrir. »
 Mme Vve C..., à C... (Oise).

La petite dose de Kruschen que vous prenez chaque matin dans votre café, votre thé ou de l'eau chaude, fait disparaître toutes les douleurs arthritiques, parce qu'elle en supprime la cause. Elle oblige, en effet, doucement mais sûrement, votre foie et vos reins à éliminer continuellement les impuretés accumulées dans votre sang, notamment l'acide urique. Rhumatismes, goutte, maux de reins, sciaticque, névralgies sont chassés promptement et radicalement. Les différents Sels combinés de Kruschen agissent en outre sur votre intestin qu'ils stimulent, ils suppriment toute constipation et rétablissent une bonne digestion. Votre organisme se trouve ainsi net et propre, votre sang redevient pur et clair, vous êtes plein d'énergie et vous éprouvez, de la tête aux pieds, une merveilleuse sensation de bien-être. Commencez demain à prendre votre « petite dose » quotidienne et constatez tout le bien qu'elle vous fait. Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

Horoscope Gratuit

Vous ne devez plus ignorer VOTRE DESTINÉE

Le célèbre professeur KEVODJAH affirme que chacun peut améliorer son sort et atteindre le bonheur en ayant recours à l'Astrologie. Afin de prouver l'exactitude de son affirmation il offre de dévoiler l'avenir à tous ceux qui lui en feront la demande. Il vous renseignera sur les personnes qui vous entourent, vous indiquera le chemin à suivre pour obtenir la réalisation de vos desirs et réussir dans vos entreprises : Affaires, mariage, spéculations, héritages...



Il connaît également les secrets de l'Inde mystérieuse qui vous permettront de vous faire aimer sûrement de l'être choisi. N'hésitez pas à lui envoyer vos Nom, adresse, date de naissance, auxquels vous pouvez joindre 2 fr. en timbres pour frais d'écriture. Il vous adressera sous pli discret une étude gratuite dont vous serez émerveillé.

Professeur KEVODJAH, service VAH 80, rue du Mont-Valérien, SURESNES, Seine.

CALENDRIER MONTRE-SAUTEUSE



L'HEURE ET LA DATE (Brevet N° 31.147) LECTURE DIRECTE Ni verre, ni aiguilles 75% caisses d'arrêt supprimées Métal chromé anti-magnétique, de poche p^r homme. 35^F Montre Sautouse Bracelet Homme... 45 fr. Bracelet Dame... 55 fr. Garantie 10 ans Envoi cont. remboursement Usines LYNDA

MORTEAU p. Besançon (Doubs) Fournisseur de l'Etat Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette (Métro C^o 1^o) Ouvert le dimanche.

Faites comme tout le monde!...

LISEZ DANS

Le Petit Journal

CŒUR TORTURÉ, le nouveau roman de Marcel ALLAIN, le créateur de « Fantomas »

...et prenez part à son **GRAND CONCOURS DES VEGETTES FRANÇAISES DU CINÉMA**

3.500 PRIX d'une valeur de 500.000 frs
1^{er} PRIX : 50.000 francs en espèces
2^e — Une automobile Peugeot

LE BOUTON DE NACRE



C'était une de ces baraques où, l'été, les bergers venaient s'abriter de l'orage.

Lœben (de notre correspondant particulier).

Il était le 17 novembre. L'ombre qui montait de l'étroite vallée avait bientôt atteint Granitzen. Le petit village groupait une dizaine de maisons trapues, solidement cramponnées au roc. Puis les forêts de sapins noirs, les pâturages déjà enneigés disparaurent à leur tour dans le flot de la nuit. C'est alors que quelqu'un cria :

— Il y a le feu à Kollergraben !...
Au loin, parmi les sapins clairsemés, une petite flamme dansait.

— C'est un refuge, déclara un vieux du pays.
— Faudrait y aller, suggéra un jeune paysan, plein d'ardeur.

Le vieux hochait la tête.
— Il est tard ! Les chemins sont pleins de neige... Il faudra des heures et des heures pour arriver là-haut... De toutes façons, nous n'y parviendrons plus à temps.

Ce n'était qu'une petite hutte faite de troncs de sapins qui brûlait. Une de ces petites baraques où, l'été, les bergers cherchaient un abri, pendant les orages.

Chacun rentra chez soi. Tard dans la nuit, la petite flamme sanglante dansa sur la montagne. Puis elle tomba, et s'éteignit.

Le lendemain, une caravane de paysans quitta Granitzen. A travers les bois de sapins, où la neige accumulée par le vent dressait des remparts blancs, ils gagnèrent Kollergraben. Là, sur une étroite plateforme, des cendres grises fumaient.

Ils s'approchèrent. Parmi les amas de bois calciné et sous la cendre du foin qui brûlait encore, une forme horrible se détachait : celle d'un corps crispé, à demi carbonisé.

Soudain, un des jeunes paysans qui avait accompagné l'équipe bondit en arrière et hurla :

— C'est Ludmilla !... C'est ma sœur !... Je reconnais sa robe...
Et, sanglotant d'horreur et de chagrin, il s'écroula au pied d'un arbre.

Ludmilla Rieger !... C'était une accorte paysanne de vingt-quatre ans, vigoureuse et jolie. Elle surveillait les troupeaux de la ferme de « Granitzmurrer Hof », une magnifique bâtisse de pierre et de bois plantée à l'orée de la forêt, sur le bord d'un chemin creux... Depuis quelques mois, on murmurait d'étranges choses sur la jeune fille... Lorsqu'elle passait dans les rues du village, sa silhouette déformée par l'approche d'une maternité, les gens se regardaient avec des airs entendus.

Un soir, dans la grande salle de la ferme de « Granitzmurrer Hof », une scène terrible avait éclaté. Il faisait nuit dehors. La lampe jetait dans la pièce une douce clarté. Ludmilla était assise auprès du foyer où des bûches flambaient avec un éclat joyeux. Elle était pâle. La sueur coulait le long de son visage.

— Tu es fatiguée ? demanda la mère.
Ludmilla leva vers elle son pauvre visage émacié. Son regard fit le tour de la pièce. Son père, assis à la table, lisait la Bible à haute voix. Ses frères et ses sœurs s'activaient à de menus travaux. Alors Ludmilla se leva. Elle interrompit la lecture sacrée et, le dos appuyé contre la cheminée, elle confessa sa faute...

Aux premiers mots, le père Rieger avait bondi. Ce fut une scène atroce. Deux mains violettes étoilèrent le visage de la jeune fille, qui tomba à genoux, en sanglotant.

— Qui a fait cela ? hurla le vieillard en fureur. Son nom... Je veux son nom...
Tous se taisaient, terrifiés. On n'entendait plus, dans la paix de la maison, que les sanglots nerveux de Ludmilla.

— Dis-moi qui...
Alors une voix timide, toute embrumée de larmes, s'éleva. Un nom fut murmuré... un nom que tous avaient sur les lèvres, car les souvenirs avaient émergé dans les mémoires tandis que la jeune fille parlait. Ce nom, c'était celui de Johann Leitner.

Johann Leitner !...
Ce fut encore ce même nom que prononcèrent les paysans réunis autour du corps torturé de Ludmilla, achevant de se consumer au fond de la forêt alpestre...

C'est lui qui l'a tuée, murmurait-on, et qui l'a brûlée pour faire disparaître toutes traces de son crime.

On savait qu'il avait été l'ami de Ludmilla Rieger. Il avait rompu avec elle quelques semaines auparavant. On disait qu'il devait épouser une jeune fille des environs, la « Rosl ».



Les parents de Ludmilla habitaient la ferme de « Granitzmurrer Hof », une magnifique bâtisse plantée à l'orée de la forêt.

riche héritière, dont l'argent lui permettrait d'acheter une maison de transports à Lœben.

La fille du fermier de « Granitzmurrer Hof » était un obstacle. Elle se cramponnait. Elle devenait gênante. Alors...

Les soupçons étaient lourds... Les inspecteurs vinrent l'arrêter. Johann Leitner le prit de haut.

— Je suis innocent, déclara-t-il. Je n'ai jamais été l'amant de cette fille. C'était une folle... Elle a menti... Pourquoi ? Je ne sais pas...

Emmené à Lœben, à la police du district, il opposa aux interrogatoires des policiers les dénégations les plus véhémentes.

Cette nuit-là, j'étais chez moi. Je dormais. Cet alibi fut confirmé par la mère et la sœur de Leitner. Les preuves manquaient. Forcé fut au chef de la police de relâcher l'inculpé.

Le jeune homme regagna Granitzen le soir même. La pauvre Ludmilla avait été enterrée. La vie reprenait son cours normal.

Le lendemain, Leitner mettait ses plus beaux habits et se rendait chez la « Rosl ». Il y fut joyeusement accueilli.

— Il faut fixer la date de notre mariage, dit-il.

Ils convinrent ensemble du 2 décembre.

Cependant, les policiers ne chômaient pas. L'inspecteur Franz Melcher était chargé de l'enquête.

— Eh bien ! Melcher ? demanda, un matin, le chef de la police. Qu'y-a-t-il de nouveau ?

— Pas grand chose ! Je suis certain que Johann Leitner a été l'amant de Ludmilla Rieger. C'est lui qui l'a tuée, sans doute. Mais il nous faudrait une preuve, une preuve quelconque, une toute petite preuve de rien du tout...

Sur une table, des objets traînaient, parmi lesquels les pièces à conviction du crime de Kollergraben. Melcher saisit un morceau de chiffon. C'était un débris de la robe de la victime. Il l'examina d'un œil distrait. Il parut soudain frappé par un détail. Rapidement, il porta le chiffon à ses narines. L'étoffe exhalait cette odeur forte de la menthe grasse, qui croît dans certaines régions des Alpes...

Melcher saisit rapidement son chapeau et se dirigea vers la porte. Le chef souriait en regardant s'éloigner son collaborateur.

— Bonne chance, Melcher ! cria-t-il.



Tapi sous la neige, le petit village de Granitzen groupait une dizaine de maisons trapues, solidement cramponnées au roc.

Decorée de guirlandes, la grande salle de la ferme avait été transformée en salle de festin, puis en salle de bal où, déjà, l'orchestre tonitruait.

L'inspecteur haussa les épaules et, pour conjurer le sort, toucha le bois de la porte.

Le lendemain, il débarquait à Granitzen. Il se rendit directement à Kollergraben. La neige avait fondu... Les ruines du chalet incendié n'étaient plus qu'une masse grise. A quelques mètres de là, il y avait un parterre de menthe qui dégageait, dans l'air pur du matin, sa forte odeur poivrée.

Le policier s'étendit sur l'herbe et, minutieusement, examina chaque touffe odoriférante. Les heures passaient. On entendait parfois le bruit d'un charroi, grinçant sur le chemin défoncé par le dégel... Enfin l'homme se redressa. Il souriait. Entre deux doigts, il tenait un objet minuscule : la preuve qu'il cherchait...
Un bouton de nacre !

Le 30 novembre, chez Leitner, on fêta joyeusement « l'adieu à la vie de célibataire ». La grande salle de la ferme avait été transformée en salle de festin, décorée de guirlandes de sapins, où des bougies minuscules piquaient des flammes roses.

C'était la fin du repas. Chopes de bière, verres d'alcool se succédaient. Déjà les « crins-crins » s'accordaient.

— A toi d'ouvrir la danse, Johann ! cria quelque joyeux drille.

En riant, Leitner se leva, le chapeau de feutre décoré d'une cocarde jaune et de rubans verts sur l'oreille, et la farandole commença.

Soudain, la porte s'ouvrit et le froid de la nuit pénétra dans la pièce. Les compagnons du fermier, qui avaient les yeux fixés sur lui, le virent chanceler. Son visage devint livide. La sueur ruissela le long de ses tempes.

Tous les regards se portèrent alors vers la porte. Des gendarmes venaient d'entrer.

La même nuit, Leitner fut ramené à Lœben. Dans le bureau du chef de la police, il y avait l'inspecteur Melcher. Celui-ci s'avancant vers l'homme.

— Vous reconnaissez cela ?
Au creux de sa main, il faisait sauter un petit bouton de nacre.

— Non ! Qu'est-ce que c'est ?
— Un bouton, un petit bouton... qui a été retrouvé sur les lieux de votre crime... un bouton de la chemise que voici et qui vous appartient.

Il tendit à l'amant de Ludmilla une chemise blanche, déchirée, maculée et qui exhalait la même odeur forte de menthe.

Leitner baissa la tête.
— Vous vous obstinez à nier ?...
L'assassin sentit qu'il était perdu, que ce petit bouton de nacre l'accusait...

— C'est moi qui ai tué Ludmilla, avoua-t-il enfin. J'étais son amant. Elle ne voulait pas me quitter. Je lui ai donné rendez-vous dans la forêt pour la supplier de me rendre ma liberté. Elle a refusé. Alors je l'ai prise à la gorge et j'ai serré... Puis j'ai voulu brûler son cadavre, espérant que l'on croirait à un accident...

Le lendemain, la « Rosl » apprit que son fiancé était un criminel. En pleurant, elle rangea au fond de son armoire la belle robe blanche, le tablier brodé et le bonnet garni de fleurs qu'on venait de lui apporter.
Sa belle robe de mariée...

Georges STREM.

Quand les paysans apprirent que Ludmilla Rieger (ci-dessous, à gauche) avait été assassinée, tous furent unanimes à mettre cet odieux forfait au compte de Johann Leitner (ci-dessous).



Parthenay (de notre envoyé spécial).



A petite salle des audiences du Tribunal correctionnel de Parthenay fut agitée soudain d'une houle humaine. Un murmure naquit, grandit et déferla sur l'auditoire.

On jugeait, ce matin du 15 décembre, le guérisseur poitevin Lascellerie, accusé d'exercice illégal de la médecine. Une foule énorme suivait avec passion les débats. Et, parmi ceux qui, profitant des loisirs que l'hiver leur accordait, étaient venus assister au procès, plus d'un se montraient chauds partisans de l'accusé.

Lascellerie!... Qui n'avait entendu parler du « mage » fameux qui tenait ses assises dans la banlieue de Poitiers! De la Gironde aux Deux-Sèvres, de la Sarthe à la Charente, l'homme était notoire. Qui n'avait entendu raconter, durant les veillées, les miracles accomplis par lui! Ses mains dégageaient, disait-il, un fluide mystérieux. Aucune maladie n'avait pu résister à son magnétisme étonnant. Et l'on dénombreait toutes les guérisons fabuleuses qu'il avait opérées, simplement en faisant, sur le corps du plaignant, quelques passes accompagnées de paroles magiques.

De Cognac, de Saint-Jean-d'Angély, de Vendevre, de Poitiers, de Châtellerauld, on venait le consulter. Beaucoup se déclaraient enchantés du traitement. N'avait-il pas, notamment, guéri en trente-six heures, d'une jaunisse, Mme Ferdinand Baudin, débitante de boissons place d'Armes, à Poitiers; le fils de M. Henri Lorin, minotier à Châtellerauld, d'une typhoïde compliquée de méningite, et plusieurs autres dont, il y a quelques instants, on avait entendu les dépositions enthousiastes?...

Le silence se fit soudain. Le juge se levait pour lire la sentence. Ce fut la longue et fastidieuse énumération des « attendu que... » Et l'on sut alors que le guérisseur Lascellerie était condamné à 600 francs d'amende pour exercice illégal de la médecine.

Il y eut une rumeur de désapprobation dans le public. Les partisans du guérisseur n'étaient pas contents du jugement.

Tandis que, guindés dans leurs vêtements dominicaux, ils s'égaillaient sur les marches du Palais ou dans les cafés voisins pour chanter à nouveau les louanges de leur idole, des réfractaires, sans doute, avaient l'impudence d'évoquer toutes les victimes du charlatan, toutes celles qu'il avait bernées, grugées et tuées parfois dans la vie de leur esprit sinon dans celle de leur corps.

Lascellerie!... Cet homme dont les paysans trop naïfs du Poitou vantaient les mérites de grand « mage » n'était encore, il y a trois ans, qu'un modeste laveur de voitures automobiles dans un garage près de la gare de Poitiers.

Soudain, il eut l'idée de s'établir guérisseur. — Etant au régiment dans la flotte, à Nantes, déclara-t-il à certains, je m'aperçus un jour que j'avais le don de guérir par la simple imposition

troisième jour, Mme Baudry et sa fille sont convoquées. Elles se rendent en hâte chez le guérisseur. Celui-ci est dans un bon jour d'inspiration. Ses yeux magnétiques étincellent. Il proclame sur un ton doctoral :

— Je suis certain de vous guérir, Madame. Cependant votre fille aussi est malade. Elle l'ignore, ce qui est d'autant plus grave. Mais je la sauverai également.

Le guérisseur Knock fait quelques passes rapides autour de la poitrine de la femme. Pour la jeune fille, c'est plus compliqué. Il la fait se dévêtir entièrement et coucher sur une table. Puis ses mains, au fluide tout puissant, errent sur le corps nu, s'attardent, indiscrettes, insistantes :

— Lorsque la patiente a des vêtements de soie, dira-t-il plus tard, mon fluide magnétique est inopérant. C'est pourquoi je suis obligé de faire déshabiller certaines personnes.

Cinq jours de suite, les deux femmes viennent à la visite. Enfin le *Maître* déclare :

— Vous êtes guéries toutes deux ! Je vous ai délivrées des griffes du mal. Vous pouvez rentrer chez vous. Cependant, achetez une statue de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. Je vous ordonne de l'embrasser matin et soir. J'ai reçu d'elle des communications particulières...

Et les deux femmes regagnent Parthenay. Elles se croient et se disent guéries. Une secrète langueur semble pourtant les ronger.

Un matin, vers cinq heures. L'obscurité règne encore, opaque. Soudain, dans la ferme des Baudry, un chant aigu éclate, un chant de fou, sans accord, sans rythme, inhumain. Le fermier Baudry se lève, pressentant un malheur. Sa fille se



Le « mage » Lascellerie a fait parer de son propre buste le perron de sa villa.



Il vient d'être condamné à 600 francs d'amende au Palais de Justice de Parthenay.

CHARLATANS DU MYSTÈRE

promène, entièrement nue, en hurlant des bribes de cantiques et de chants populaires. Vers le soir, la mère est prise du même délire; les deux femmes sont devenues folles. Que s'est-il passé ? A quel étrange spectacle ont-elles assisté chez le guérisseur ? Quel envoûtement les a soudain déréglées?...

Baudry mande par téléphone Lascellerie, qui se rend immédiatement à Châtillon-sur-Thouais. Dans la chambre des malades, il renouvelle ses incantations, ses passes magnétiques, toute sa gesticulation de la « Villa des Roses ». Le docteur Breffeil le surprend durant cette étrange cérémonie.

Cependant l'imposition des mains semble avoir calmé les souffrances des deux femmes. Plein de morgue et de mépris pour le docteur de Parthenay, Lascellerie le salue à peine et reprend le chemin de Poitiers.

Mais, durant la nuit, nouvelle crise et autrement plus grave que la première. La folie devient furieuse. Mme Baudry et sa fille lacèrent leurs vêtements, puis, nues, s'enfuient à travers champs. On les voit courir le long de la voie ferrée, franchir d'un bond les haies, se rouler sur les cailloux du ballast et les épines des buissons.

En sang, elles rentrent à la maison, accumulent des fagots en un immense bûcher auquel elles mettent le feu. Baudry intervient à temps pour éviter un incendie.

Le docteur Breffeil diagnostique une folie furieuse. Il fait ligoter les malades et les fait transporter d'urgence à l'asile d'aliénés de Niort.

Et, pendant quatre mois, dans le cabanon des agités, les victimes du guérisseur Lascellerieurent vivre leur martyre atroce, en marge de l'humanité.

J'ai vu Mme Baudry et sa fille Lucienne. En cette magnifique journée du dimanche 19 décembre où le soleil avait emprunté à l'été toute sa lumière et toute sa chaleur, elles revenaient en voiture de la messe de Parthenay.

— Pas assez! m'a dit un membre du syndicat Dans leurs yeux flottent je ne sais quelle vague terreur. Les malheureuses vivent toujours sous l'emprise du guérisseur. Et ces deux mains qui prétendaient les soulager font peser encore davantage, sur leurs frères cervicaux, le poids de l'angoisse et de la terreur.

Lascellerie vient d'être condamné. — Pas assez! m'a dit un membre du syndicat des médecins de la Vienne et des Deux-Sèvres, organisation qui avait escompté un jugement plus sévère.

Mais il poursuit la pratique de son métier bizarre.

Dans sa « Villa des Roses », sur le perron de laquelle trône pompeusement un buste représentant les traits du « mage », il continue à recevoir le flot de ses fidèles. Il renouvelle ses étranges offices, au cours desquels il promène ses mains tremblantes sur des corps nus de jeunes filles.

■ ■ ■

Les guérisseurs!... Les sorciers!... Je songeais à l'emprise terrible que ces charlatans du mystère exercent sur la rude population des paysans poitevins. Dans ces paysages sévères — plates plaines où des tours massives d'anciens châteaux-forts saillent comme des verrues monstrueuses — la vie n'est pas gaie. Les fermes sont de solides bâtisses de rochers, où les hommes vivent retirés, loin des préoccupations modernes, de la recherche des avantages de la science et de l'application du progrès. Ils regardent d'un œil soupçonneux le chemineau qui passe, le charmeur de vipères qui module son appel aux reptiles. Ces hommes n'ont-ils pas, en eux, quelque puissance qu'il faut se concilier ? Bonne ou mauvaise?...

Une atmosphère de mystère pèse sur tout. Ce paysan qui va, les épaules courbées sous un ciel immense, traînant ses sabots dans la marne gluante des sillons, n'est-il pas un *jeteur de sorts*, celui qui, par haine personnelle, ou pour satisfaire celle du voisin, attirera la grêle ou la foudre sur une moisson, l'épidémie sur un troupeau, les malheurs sur une famille?

Et l'on soupçonne d'étranges pouvoirs, et l'on raconte de sinistres sabbats, et l'on relate de bizarres phénomènes...

La crédulité donne, ici, le vertige; crédulité monstrueuse et stupide qu'illustre bien la véri-



Dans les prés verdoyants coupés de lignes de peupliers, s'élève la ferme des Baudry.

des mains. Je décidai alors — sur les instances de mes amis, d'ailleurs, — de me consacrer au bien de mon prochain.

Grâce à ce sacerdoce, en trois années, il fait fortune. Le manœuvre qui décrochait les voitures habite maintenant une villa superbe rue des Amandiers, située sur une colline faisant vis-à-vis à celle où s'élève la ville de Poitiers.

La « Villa des Roses »!... C'est une maison sans mystère, une propriété de petit bourgeois, dont le jardin, soigneusement entretenu, abrite une construction sans originalité. Des haies, égalisées au sécateur, dissimulent à demi l'habitation.

Lascellerie, cependant, ne demande pas d'honoraires à ses clients. Mais il ne repousse pas les dons consacrés par ses ouailles à la propagation de son apostolat. Et certains sont très importants.

■ ■ ■

Un jour, le célèbre « mage » reçut la visite d'une femme, vêtue de noir, accompagnée d'une jeune fille. C'était Mme Baudry, une importante fermière de Châtillon-sur-Thouais. Elle dirigeait avec son mari et ses deux filles une vaste ferme, située près de la voie de Parthenay à Niort, bâtie parmi les prés verdoyants coupés de lignes grêles de peupliers.

Depuis quelque temps, Mme Baudry souffrait de maux d'estomac. Ayant entendu vanter les mérites du guérisseur, la malheureuse décida de venir le consulter. Elle n'avertit pas naturellement son médecin, le docteur Breffeil.

La plus jeune de ses filles, Lucienne, l'accompagne. On a entassé du linge dans une valise. On restera à Poitiers tout le temps qu'il faudra.

Il n'est pas si commode qu'on pourrait le croire de voir le personnage fameux qu'est Lascellerie. Celui-ci a conscience de son importance. Comme chez les plus grands praticiens de la médecine légale, il ne reçoit que sur rendez-vous. Le premier jour, Mme Baudry ne peut obtenir audience. Elle se retire, munie d'un numéro d'ordre.

— Allez vous installer à l'hôtel voisin, lui commande la femme du *Maître*, qui lui sert également de secrétaire. Nous vous ferons savoir l'heure à laquelle vous pourrez être reçue.

Deux jours se passent en vain. Au matin du



Tandis que le père Baudry (ci-dessous, à droite) gardait la ferme, sa femme et sa fille étaient allées en carriole à la messe de Parthenay.

dique histoire de « l'apprenti sorcier » Hubert Bardeau, découverte il y a quelques jours seulement.

■ ■ ■

Il y avait déjà plusieurs mois que les gendarmes de Moncontour-de-Poitou cherchaient à savoir d'où Hubert Bardeau tirait tout l'argent qu'il dépensait. Ce jeune homme de dix-huit ans travaillait comme domestique agricole au bourg de Martaisé, coquet petit village groupé étroitement autour de son église sur une colline qu'une armée de peupliers défend comme des sentinelles en armes.

Depuis longtemps déjà, on voyait le jeune paysan mener une vie fastueuse, dépenser sans compter, acheter ce qu'il y avait de plus cher et de plus rare et exhiber sans cesse, aux yeux de ses amis, des billets de mille francs.

Vols ? Une enquête discrète chez les patrons de Bardeau ne donna aucun résultat.

Le jeune homme se faisait-il entretenir par une riche maîtresse ?

On ne lui connaissait pas d'autres fréquentations que celle de Mlle Irène Brecq. Il en avait eu, d'ailleurs, un enfant et en attendait un autre.

Et il fallut une brouille entre lui et le père de son amie pour découvrir l'origine de sa fortune subite.

Au début de l'an dernier, le beau-père de M. Brecq, M. Chevalier, un vieux cultivateur domicilié à La Grange, hameau distant de 300 mètres environ de Martaisé, constatait qu'un bouton paraissant d'origine cancéreuse était venu lui

déformer la lèvre inférieure. Il se fit soigner à Châtellerault. Le traitement dura de longs mois et coûta fort cher.

C'est cet incident de minime importance qui donna l'idée à Hubert Bardeau d'exploiter la crédulité du vieux. Un soir, il fit demander au vieillard de le recevoir dans le plus grand secret. Il ne fallait pas que ses ennemis le voient. C'était une question de vie et de mort, non seulement pour lui, mais pour Chevalier et pour toute sa famille.

— J'ai découvert, dit-il au paysan, une bande de sorciers, appartenant à la secte du *Livre d'Or*. Ils se sont réunis hier soir dans un bois voisin de votre ferme afin de vous jeter un sort. Ils veulent faire revenir votre bouton cancéreux.

Le vieux se leva, tremblant de peur :

— Ce n'est pas possible !...

Puis, soudain abattu, il se mit à se lamenter :

— Hélas ! Que vais-je devenir ? Il a fallu déjà tant de temps et d'argent pour me guérir !...

Bardeau, d'un geste, rassure l'homme :

— Je vais vous révéler un secret, lui dit-il d'un air mystérieux et emphatique. Mais jurez-moi de n'en parler à personne.

Chevalier promit tout ce qu'on voulait.

— J'appartiens à un groupe de sorciers très puissants. Nous avons fait construire une machine pour écarter les êtres malfaisants qui rôdent autour de nous, les malheurs qui nous menacent... Versez-moi 800 francs, je ferai disparaître le mal.

Sans aucune difficulté, le paysan s'exécuta, trop content d'être délivré à si bon compte de cette menace terrible... Hélas ! le malheureux ne savait pas qu'il venait de mettre le doigt dans un engrenage et que c'était sa propre ruine qu'il allait peu à peu consommer.

Depuis lors, Chevalier ne voit plus que par son « apprenti-sorcier » qui l'a tiré d'un si mauvais pas. Pour un rien il l'envoie chercher. Il le consulte à tous propos. Et, chaque fois, il lui remet de fortes sommes d'argent. En un an, toutes ses économies y ont passé.

Ravi de voir son stratagème réussir si facilement, le « sorcier » essaie de le pratiquer avec le gendre de Chevalier, le fermier Brecq.

Un matin, il arrive, tout agité :

— Un grand malheur te menace ! Cette nuit, la mort planera sur ta maison. Ce sont les sorciers du *Livre d'Or* qui te poursuivent de leur haine... Il faut absolument que je passe la nuit chez toi. Je te protégerai.

Le jour passe trop vite pourtant au gré de Brecq, qui appréhende les ombres du soir et tout le cortège de mystères qu'elles roulent dans leurs vagues sombres.

Enfin le crépuscule descend. C'est l'heure d'allumer la lampe à pétrole, et, dans la ferme de La Grange, la veillée commence, interminable, angoissante.



Un vol d'esprits malfaisants semblait s'être abattu sur la ferme du père Chevalier.

Ce jour-là, il toucha 1.800 francs pour prix d'un si grand service.

Le lendemain, la même scène se renouvela...

Et l'on sut plus tard — trop tard — que les bruits de voix qui assaillaient soudain les murs étaient obtenus à l'aide d'un phonographe dissimulé dans une caisse et dont plusieurs couvertures de laine étouffaient la résonnance.

■ ■ ■

Mais il faut trouver chaque jour du nouveau pour frapper l'imagination des paysans trop crédules. Les Brecq comme les Chevalier ont toute confiance en Bardeau. Ayant découvert des serpents sur le pas de la porte, des graines mystérieuses sur la fenêtre de l'étable, ils ne doutent plus que les sorciers du *Livre d'Or* ne continuent, la nuit, leur horrible sabbat.

Ils prient leur jeune ami d'accepter leur hospitalité. Il se trouve dans la ferme un bâtiment vide. On le meuble avec ce qu'il y a de mieux dans la maison et on y installe l'« apprenti-sorcier ». Il est nourri à la ferme ; voit, quand il le désire, son amie Irène, et continue à toucher d'importantes sommes d'argent.

Mais les ennemis sont tenaces. Les mystérieux partisans du *Livre d'Or* continuent à tenir leurs conciles sataniques au bord des marais où se nouent en ignobles rubans les aspics et les vipères, dans les tours en ruine où siffle le vent parmi un vol sourd d'oiseaux nocturnes, au fond des carrières... C'est à la petite Madeleine qu'ils s'attaquent, maintenant.

— Elle est phthisique, déclare tout de go Bardeau. Ils lui ont jeté un mauvais sort. Mais je la guérirai !...

La fillette est pâlotte, en effet. On pleure à la maison. On baise les mains de celui qui est le sauveur...

Chaque soir, le jeune homme fait venir la petite dans sa chambre. Il la déshabille, l'étend sur le lit et commence, sur le corps, une série d'incantations qui doivent chasser la maladie. Puis il dispose, sur la peau, des ficelles liées en forme de croix, imbibées d'essence, auxquelles il met le feu.

Madeleine ne dit rien et se prête favorablement aux inquiétantes manies du jeune vaurien.

Mais il faut tenter le grand coup, qui sera la victoire finale du jeune « sorcier » sur ses ennemis.

— Je veux, déclare-t-il à Brecq, capturer le *Livre d'Or* et le brûler. Alors, vous serez entièrement délivrés. Mais, pour cela, il me faut cinq mille francs.

— Je ne les ai pas, dit Brecq. Mais je les emprunterai.

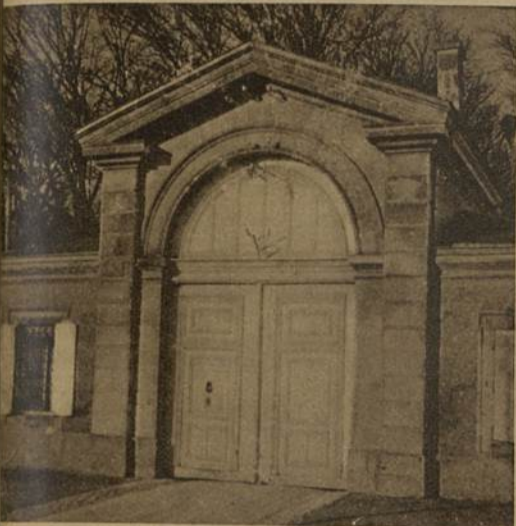
Trop confiant, le malheureux qui, comme ses parents, s'est complètement ruiné, ne voit pas qu'il a affaire à un escroc. Il trouve la somme demandée et Bardeau le délivre des jeteurs de sorts pour l'éternité.

Mais, quelques jours plus tard, on arrête le « sorcier ». Les gendarmes ne sont pas aussi crédules que les habitants de Martaisé.

Sans pitié, ils traquent les charlatans du mystère qui spéculent sur l'angoisse de la nuit et sur la grande peur de l'invisible qui, au coucher du soleil, pèsent sur les esprits trop simples.

Etienne HERVIER.

Le fermier Brecq (ci-dessous, à gauche) et son beau-père, le vieux Chevalier, ainsi que leur petite fille Madeleine vivaient sous la tyrannique domination du « sorcier ».



Le docteur Breffell dut les faire transporter à l'asile d'aliénés de Niort.



Au marché de Poitiers, le guérisseur avait de nombreux partisans.

Après le dîner, Hubert Bardeau se présente à la porte. Il s'est affublé de rideaux.

On le dirait vêtu d'une longue aube de dentelles. Il porte sous le bras une caisse :

— C'est la machine pour repousser les sorts, déclare-t-il.

Il s'installe dans la chambre d'Irène. Toute la famille est rassemblée là. Il faut tout d'abord éteindre la lumière. Et, dans l'obscurité, on commence par réciter des prières.

— Chut ! fait bientôt le domestique. Ecoutez !...

Tous se taisent. Quelles sont ces rumeurs mystérieuses qui courent soudain autour de la maison ? Des voix s'élèvent, s'enflent, puis diminuent d'intensité. On dirait qu'un vol d'esprits malfaisants s'est abattu sur la ferme. Ils essaient de forcer le volet, de glisser sous la porte. On entend des coups sourds, des craquements.

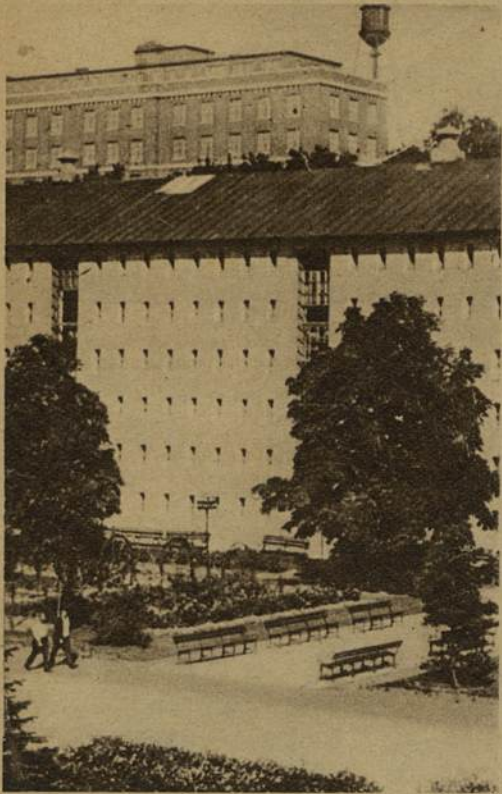
Effrayée, la petite Madeleine se réfugie dans les bras de sa mère, qui multiplie vainement ses signes de croix. Le père claque des dents de peur. Soudain, deux lumières trouent l'obscurité. Bardeau vient d'allumer deux bougies. Il émerge de l'ombre comme une apparition tragique vêtue d'un suaire. Il tient, au-dessus de sa tête, une vipère morte qui, à la lueur tremblotante des cierges et grâce aux mouvements saccadés des mains, semble reprendre vie.

Debout, il psalmodie une étrange complainte. Et les voix, peu à peu, s'estompent ; elles s'en vont ; elles fuient. Le « sorcier » a vaincu l'armée des esprits mauvais !...

Un silence de soulagement plane de nouveau sur les spectateurs de cette scène fantastique. Le « sorcier » se penche en avant :

— Ils sont partis ! Heureusement ! Savez-vous ce qu'ils avaient décidé ? De te rendre fou et impotent, Brecq... De faire mourir ta fille Irène et ta femme. Quant à Madeleine, elle aurait déperlé lentement pour n'être bientôt plus que ça...

Et, brusquement, il découvre sur la table une étrange poupée de cire, vêtue de blanc, et dont la silhouette pâle et les mains jointes évoquent assez bien le cadavre d'un enfant...



Avec son blindage au cœur, il purge une vingtaine d'années de prison à Sing-Sing

V. — SANS DOULEUR (1)

VOICI un cas particulièrement impressionnant, le plus impressionnant même de tous ceux dont j'ai été témoin.

Un Polonais avait maltraité un rival de si fâcheuse manière que ce dernier, transporté à l'hôpital, n'avait plus que quelques heures à vivre. Plus exactement, le Polonais était accusé de ladite agression. La victime ne sortait pas du coma dans lequel elle était plongée. Elle n'avait donc pu le reconnaître. Il fallait obtenir un aveu. De quelle manière ?...

Je ne sais combien de temps dura exactement ce terrible passage à tabac... Des heures, peut-être !... Les policiers n'en pouvaient plus. Les bras rompus, le front ruisselant de sueur, ils s'arrêtèrent. Armés chacun d'un tronçon de lance d'arrosage de pompier, ils avaient frappé, frappé sans répit.

L'inculpé n'avouait toujours pas.

— Ce fils de chienne n'est pas fait comme tout le monde, grommela le chef. Il a pourtant « pris » une sérieuse correction... Il ne sent rien...

L'homme pouvait avoir vingt-cinq ans. Bâti en hercule, il paraissait presque aussi large que haut. A parler franchement, il avait l'air d'une brute. Lorsque les policiers cessèrent de frapper, il murmura en mauvais anglais :

— Vaux mieux cesser... Je pourrais me fâcher (sic).

Les policiers allaient renoncer. Que faire de plus ? Littéralement à bout de forces, ils étaient sur le point d'envoyer le Polonais se faire pendre ailleurs quand un nouveau venu fit irruption dans le poste. C'était un dentiste bien connu de la police, une sorte de mouchard qui donnait de petites informations en échange de privilèges consentis par ces « messieurs ».

— Hello !... Que se passe-t-il ?

— Ne m'en parlez pas, éclata le chef ; regardez cette brute ! Dites ? Est-il fait de chair et d'os ou est-il en caoutchouc ? Les matraques rebondissent sur son crâne sans lui faire de mal... Il est insensible... J'ai essayé de tous les tours de mon sac, — et j'en ai, ajouta-t-il avec son gros rire. Mais... rien à faire...

— Rien à faire ? C'est bientôt dit... De quoi est-il accusé ? Est-ce grave ?

— Une femme qu'il courtisait s'est mariée hier. On a retrouvé, dans un état fort précaire, le mari gisant dans le couloir de la maison. On l'a transporté à l'hôpital de Bellevue, où il est en train d'agoniser, incapable de désigner son agresseur. Mais, par contre, la jeune femme a tout de suite aiguillé nos soupçons sur cet individu. Nous l'avons arrêté au moment où, couvert de sang, il se préparait à fuir. Mais voilà, il ne veut pas avouer...

Le dentiste sourit d'un air sinistre et conseilla :

— Pourquoi pas une nouvelle tournée?... Maintenant que vous êtes reposés, allez-y, les enfants...

Un jeune policeman, qui voulait avoir le dernier mot, quitta sa veste d'uniforme et retroussa soigneusement les manches de sa chemise. Pendant un bon quart d'heure, il s'en donna à « cœur joie » sans arrêt. Il aimait les exercices violents. Finalement, il jeta sa matraque, et, d'un air dépité :

— Je n'en peux plus, confessa-t-il.

Le dentiste se gratta le menton et, au bout d'un instant :

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 213.

L'homme saignait abondamment. Ça ne serait pas long. Et le docteur du « Governor Hospital », appelé sur les lieux, imagina de laisser mourir le blessé sur place.

— Amenez-le moi dans mon cabinet... suggéra-t-il. J'ai comme une petite idée que je saurai en venir à bout.

On empoigna l'homme et on l'assit de force dans une auto. Dix minutes plus tard, il était saucissonné sur le fauteuil redoutable, au milieu d'un étalage d'instruments nickelés effrayants.

Le dentiste vérifia soigneusement la solidité des liens. Les policemen s'assirent tout autour du fauteuil.

La bouche du patient fut ouverte et maintenue telle par un appareil. S'armant d'une roulette, le dentiste commença à en actionner la pédale d'un pied professionnel et se pencha, l'horrible petite chose à la main. Il choisit une molaire, une grosse molaire, bien saine, au fond de la bouche et :

— Bffff !... Bffff !... Bffff !...

Il se mit en devoir de creuser la dent avec l'intention bien arrêtée d'atteindre le nerf pour le « chatouiller » un peu, suivant son expression.

La vitesse accélérée de la roulette produisait une chaleur qui, jointe à la douleur lancinante du nerf, devint intolérable. Le Polonais se tordait sur son siège ; mais le dentiste souriait et marmottait de petites choses ironiques :

— C'est bon ? Attends... Un peu à droite... Là... Préfères-tu l'autre côté ?

Les policemen se trémoussaient sur leur chaise. Ils se sentaient mal à l'aise, malgré

tout l'endurcissement professionnel. L'un d'eux s'exclama nerveusement :

— Dites-donc... Vous ne croyez pas que vous exagérez ?

Il s'élança. Ce n'était pas de la pitié : de la prudence seulement. Il murmura :

— Je crains que ce ne soit pas très légal. Je vais avoir des ennuis. Cet « oiseau » pourrait se plaindre et son avocat prouverait, par l'état de la dent que l'on a creusé tout récemment, la justesse de ladite déposition.

Le dentiste haussa les épaules :

— Rassurez-vous, mon vieux, et jouissez en paix du spectacle. On ne pourra jamais rien prouver. Il suffit de quelques heures aux acides buccaux pour décolorer l'endroit, et je défie le plus habile expert de me prouver l'âge de la carie. Elle peut être de la veille ou de l'année précédente...

— Ah ! bon, souffla bruyamment le policier, soulagé. Creusez, alors, creusez... Il finira bien par avouer.

Le Polonais n'avait soufflé mot. Mais lorsqu'il vit que le dentiste se préparait à renouveler la joyeuse petite expérience, il se débattit sur son siège et fit comprendre qu'il avait quelque chose à dire :

— Vous allez recommencer ?... Combien de dents encore ?...

Ce fut le policier qui répondit :

— Toutes, tu entends ! Toutes ! Jusqu'à ce que tu avoues que c'est toi qui as buté Mike.

Un regard d'indicible détresse... Le Polonais se décida :

— Non... C'est trop dur à supporter. Je... je vais parler.

« Voilà. Mike m'a volé ma fiancée avec les bijoux que j'avais donnés... avec tout. Et, devant tout le monde, il s'est moqué de moi. Il m'a appelé « poire »... Alors... il a payé... »

Le Polonais est actuellement à Sing-Sing, où il a pu faire plomber sa dent.

Je viens de mentionner les dentistes. Ils jouent un grand rôle, de même que les médecins, dans les relations entre la police et le public. Je connais fort bien un docteur, grand et beau garçon, dont les conquêtes féminines ne se comptent plus.

Un jour, entra un jeune homme chez le praticien :

— Ma sœur est très malade.

— Ah ! fit le docteur en pâlisant (la sœur de ce jeune homme l'intéressait beaucoup).

— Oui, son mari l'a frappée. Il est jaloux. Il ne veut plus qu'elle vienne se faire soigner chez vous... Il exige qu'elle choisisse un autre médecin. Mais ce dernier a soixante-cinq ans. Elle n'en veut pas.

Précisons que la sœur venait se faire « soigner » deux fois par semaine, et que, d'autre part, le mari jaloux n'est autre qu'un perceur de coffres-forts assez connu dans l'Est de New-York.

Le jeune homme disparut. Et le docteur fut très ennuyé. Que faire ? Il alla demander conseil à ses amis de la police.

— Enfant, lui fut-il répondu ; c'est simple comme bonjour. Il doit y avoir des blattes de base-ball dans la maison de ce bonhomme. Que le beau-frère lui en assène un coup pendant son sommeil et tout le monde sera débarrassé...

La police aurait très certainement négligé ce crime.

Mais le jeune homme avait peur de s'attaquer au mari de sa sœur, qui était plus fort que lui. On discuta. On émit des suggestions. Chacun avait la sienne. Le bandit ne se doutait guère que son destin se réglait en famille.

Le sort — était-ce bien le sort — se chargea de tout arranger. Huit heures plus tard, au cours d'une bataille rangée, notre Othello recevait en pleine poitrine une balle de 38 m/m, qui se logea dans une paroi du cœur et resta là.

Il est fort désagréable pour un directeur d'hôpital — en Amérique — d'admettre chez lui un homme qui va mourir. Ça entraîne toutes sortes de complications. Le docteur du « Governor Hospital », appelé sur les lieux de la bagarre, imagina de laisser mourir le blessé sur place. L'homme saignait abondamment. Ce ne serait pas long. Dix minutes passèrent. Le blessé était moribond. Il fallut bien l'admettre. Inutile de l'opérer, il n'en avait pas pour longtemps. Et c'est précisément parce qu'il ne fut jamais opéré que notre bandit vit toujours. Il vit. Il accomplit vingt ou trente ans de prison à Sing-Sing et possède un curieux blindage au cœur, large comme la moitié d'une pièce d'un dollar.

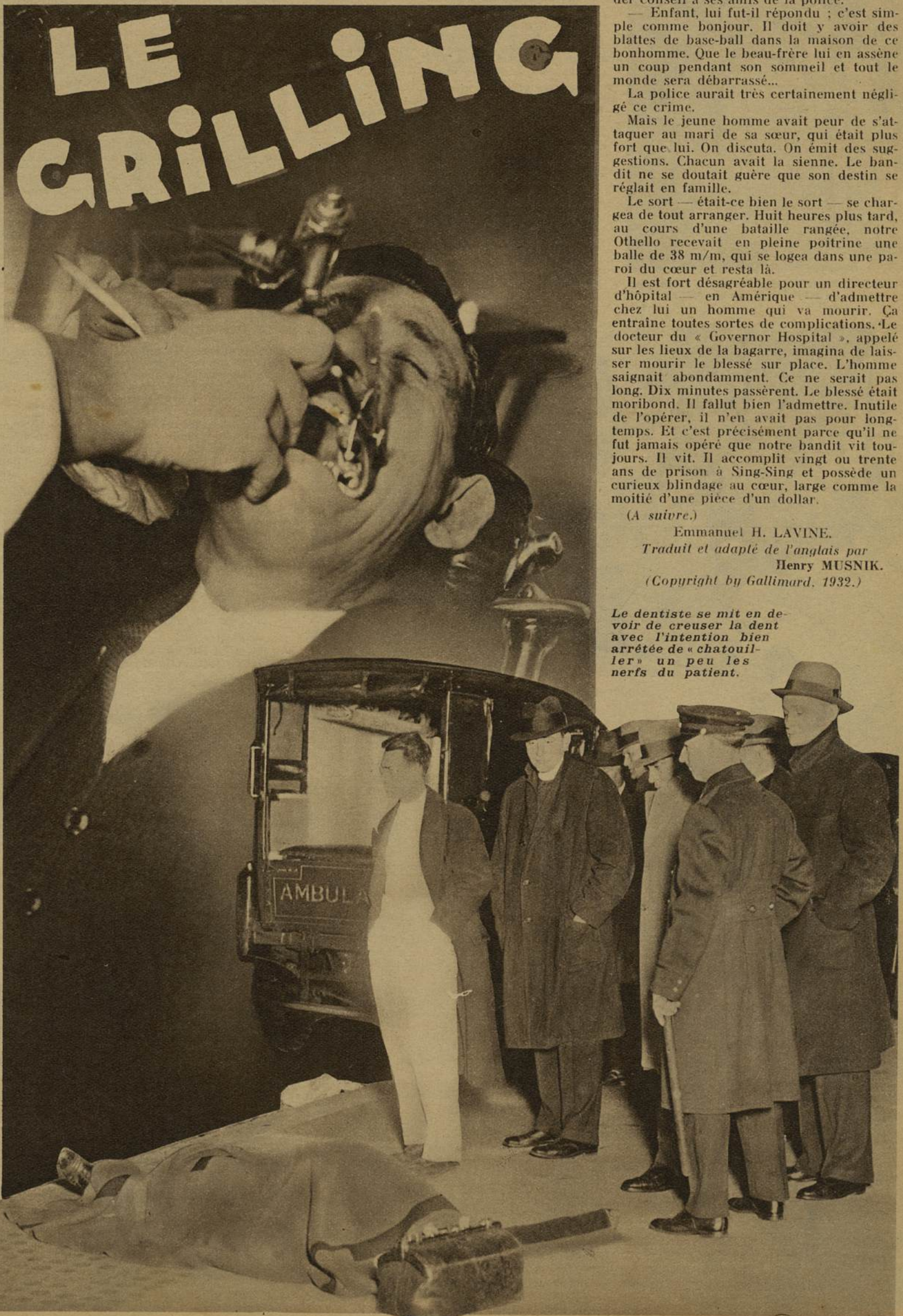
(A suivre.)

Emmanuel H. LAVINE.

Traduit et adapté de l'anglais par Henry MUSNIK.

(Copyright by Gallimard, 1932.)

Le dentiste se mit en devoir de creuser la dent avec l'intention bien arrêtée de « chatouiller » un peu les nerfs du patient.



Que vous apportera l'année nouvelle?
LE PLANETOSCOPE VOUS LE RÉVÈLERA

Ce merveilleux appareil, d'un maniement simple grâce à son aiguille magnétique, vous permet de faire vous-même votre horoscope complet et celui d'autrui. Il deviendra votre conseiller dans l'intimité, en société la plus passionnante des distractions. Ses révélations peuvent transformer la vie de celui qui en fait usage.

Envoi franco contre mandat ou chèque à J. MARSELLI, 97, Bd Magenta, PARIS (10^e) **20 frs**

UN CADEAU QUI VAUT UNE FORTUNE!

STUPÉFIANTES seront les réponses données à n'importe quel sujet vous intéressant grâce à ma nouvelle méthode scientifique. Env. d. nais., prén. et 3 fr. pour frais d'envoi. Ecrire Mlle LEROY, 6, rue Jacques-Mavas, Paris, 15^e.

MORGANE Verra tout dans vos mains. Interprète les songes, Tarots Chiromancie. 36, avenue Mozart (16^e), 2^e étage. Métro Ranelagh, de 2 h. à 6 h.

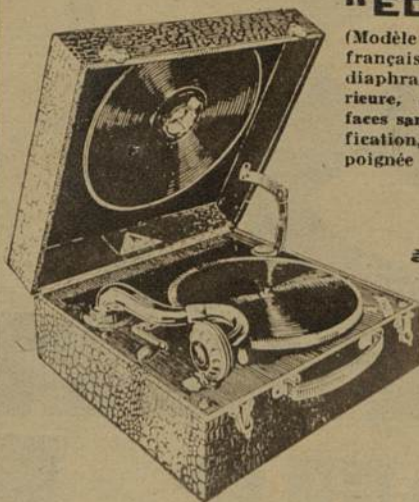
M^{me} de THELES CÉLEBRE VOYANTE DIPLOMÉE Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7h. et p. cor. mandat 10 fr. 50. d. nais. T. l. j. (lun. exc.). 74, r. Lourmel, 4^e ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

CONSULTEZ Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

de la GAITÉ CHEZ VOUS par la MUSIQUE

C'EST CE QUE VOUS APORTE AVEC **12 MOIS DE CRÉDIT**

L'INTERMÉDIAIRE, 17, rue Monsigny, 17 à PARIS



"EDISON-BELL"

(Modèle « Sympho » de fabrication française), gainé simili-cuir bleu, diaphragme à aiguille, qualité supérieure, moteur pouvant jouer deux faces sans remontage, puissante amplification, boîte à aiguilles extérieure, poignée extensible, arrêt automatique.

40 fr.
à la commande
et
12 MENSUALITÉS
de
45 fr.



"ERARD"

(la célèbre marque française de pianos) luxueux gainage simili-cuir, marron, vert ou grenat diaphragme à aiguille, manivelle intérieure fixe. Ressort spécial double. Arrêt automatique, fonctionnant sans réglage préalable. Couverture contenant 8 disques de 30 centimètres.

60 fr.
à la commande
et
12 MENSUALITÉS
de
70 fr.

GARANTIE : 1 AN

AVEC CHACUN DE CES APPAREILS SONT COMPRIS

30 Morceaux "EDISON-BELL" à choisir dans le répertoire de cette marque et une boîte de 200 aiguilles
 Nous livrons aussi avec 12 mois de crédit les disques de toutes marques sans aucune majoration

BULLETIN DE COMMANDE : Veuillez m'envoyer franco gare un appareil

NOM

PROFESSION

ADRESSE

Demandez notre "Catalogue 7.023" de phonographes Gramophone, Columbia, etc., vendus aussi avec 12 mois de crédit

VOYANTE Tarots, Astrol., Lign. main, Guide précieux, Succès en tout. Date des événements. Mme MAY, 86, rue des Moines (17^e). (De 2 à 7 h.) et par corr. 20 fr. même dim. Mét. Brochant.

MARTHA MARY VOYANTE : Trans. pensée. Fixe date et p. lect. d. sable et crist. 1 à 7 h. sauf L. 70, r. Pixerécourt (20^e) 5^e ét. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 L. 50.

M^{me} PREVOST Avenir prout. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r.N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. Id cour à dr. 3^e ét. Pas les Msr.



HAUTLEMAINS!

Etui à cigarettes forme browning s'ouvre en pressant la gâchette
 1... 10 frs; les 4... 35 frs
 Envoi contre remboursement ou mandat
NIVELON, P.R. Bureau 50, Paris

100 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré partout. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

COPIES D'ADRESSES chez soi tte l'année et travaux d'écritures ALBERT, 57 BP III, Nice.



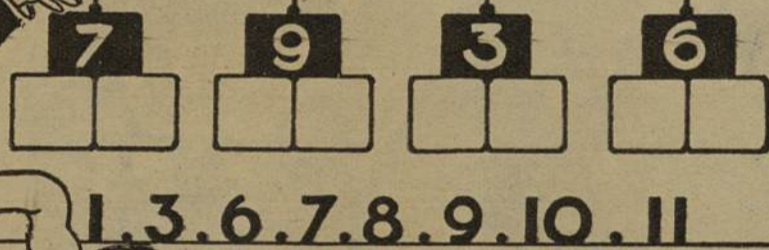
Pour être belle ce soir! UTILISEZ LE ROUGE

TENACE, NI GRAS, NI SEC
 QUATRE TEINTES **10 FRs**
 29, BOUL. DES ITALIENS — PARIS
 EN VENTE PARTOUT

DE
VIOLET

RÉFLÉCHISSEZ... CALCULEZ... ET...

GAGNEZ 40.000 Frs.
EN ESPÈCES!
 DÉPOSÉS CHEZ M^e PERRIN HUISSIER A PARIS



Oyez... Oyez... Mesdames, Messieurs,
ICI: 4 groupes de 3 cases... attention! Ces 4 groupes ont chacun 2 cases vides.
LA: 8 chiffres (1. 3. 6. 7. 8. 9. 10. 11) placez-les dans les 8 cases restées vides pour que dans chaque groupe le TOTAL des 3 CHIFFRES soit de 20.

Vous voyez, cela paraît simple... mais réfléchissez!... Vous savez sûrement bien compter, prenez votre temps et gagnez le 1^{er} prix de **25.000 frs sans rien risquer**. Le problème est amusant et intéressant, voilà pourquoi vous participerez à ce concours.

Quelques gagnants de nos précédents Concours

- 25.000 frs** Mme Hemon, 66 Avenue Hoche, Noisy-le-Sec (Seine)
- 20.000 frs** Mme Buchaille Jeannette, 13, rue Saint-Antoine, Paris.
- 7.000 frs** M. Pelletier, Aven. St-Marc, Forcalquier (Basses-Alpes).
- 5.000 frs** M. Baud Valérie, Montigny-sur-Aube (Côte d'Or).
- 2.000 frs** Mme Mace Léone, Saint-Léger-les-Melle (Deux-Sèvres).
- 2.000 frs** Mme Jeux, 7, rue Colonel-Oudot, Paris (12^e).

RÈGLEMENT DU CONCOURS

- En indiquant vos nom, prénoms, adresse et le nom de ce journal, reproduire sur une feuille de papier le problème posé et résolu.
- Chaque participant sera informé personnellement du nombre de points obtenu, et sera prié d'effectuer un seul et modique achat, à l'aide du catalogue qu'il recevra.
- Garantie d'Echange ou de Remboursement en cas de non satisfaction
- Les réponses seront jugées devant M^e PERRIN Huissier, par des fonctionnaires de l'Etat, qui décerneront les prix d'après le nombre de points obtenu. Leur décision impartiale sera sans appel. Pour départager les concurrents, il sera tenu compte de l'écriture, de l'orthographe, de la présentation et de l'apparence générale de la solution.
- Ce concours est interdit à notre personnel.
- Le concours sera clos le 29 Avril et la liste des gagnants envoyée à chaque concurrent qualifié.

CONCOURS GRATUIT
 En adressant immédiatement votre solution, vous n'avez rien à perdre.
 En ne l'adressant pas, vous ne pouvez rien gagner.
 Chaque participant qualifié sera récompensé.

ENVOYEZ DE SUITE VOTRE RÉPONSE
 Un chèque de 1.000 frs sera adressé immédiatement au premier concurrent qui se qualifiera avant le 11 Janv. 1933

PRIX EN ESPÈCES :

1 ^{er} prix	25.000 frs
2 ^e prix	5.000 frs
3 ^e prix	2.000 -
4 ^e prix	1.000 -
10 prix de	500 =
20 prix de	100 =
Total	40.000 frs

déposés chez M^e PERRIN

REPONDEZ DESUITE A ELLMARC-MAIL-ORDER Rayon AG 28, RUE DE MONTMORENCY - PARIS. 3^e

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 217

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

22 Décembre 1932

DÉTECTIVE

“Colis” pour Dakar



Croyant échapper à l'emprise des mauvais garçons du faubourg Saint-Martin, de pauvres filles tombent dans les filets de "placeurs" qui les expédient sur Dakar où les attend le pire destin.

(Lire, pages 8 et 9, le curieux et sévère reportage de notre collaborateur Jean Mailles.)

AU SOMMAIRE | Destins brisés, par A. Conil. — Démons et déments, par Louis Roubaud. — Le tombeau des rêves, par M. L. — Le mauvais serviteur, DE CE NUMÉRO | par L. Palauqui. — L'impossible rachat, par Jean Scherb. — Le bouton de nacre, par Georges Strem. — Le «grilling», par Henry Musnik.